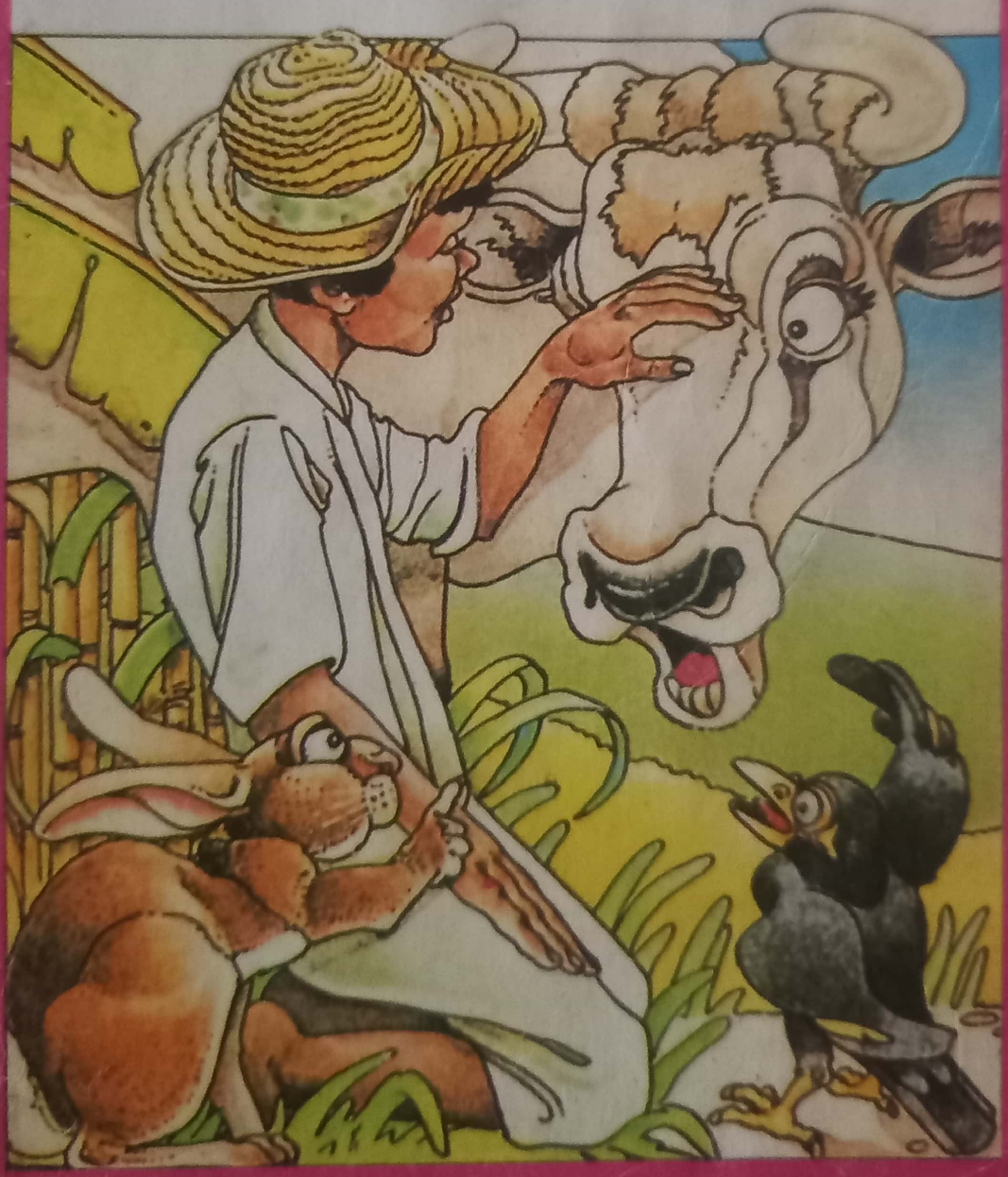
CONTES DU MONDE ENTIER

contes de l'Ile Maurice



CLE International

Scanned with OKEN Scanner

35

Collection
"CONTES DU MONDE ENTIER"

contes de l'Ile Maurice

Norbert Benoit

Maître Assistant
à l'Institut Africain
et Mauricien de Bilinguisme

Préface de Pierre Verin

Professeur à l'Institut
des Langues et Civilisations Orientales
Ancien Conseiller Culturel
à l'Ile Maurice

Illustrations C. Vicini

CLE International
88, boulevard Arago
75014 Paris

Scanned with OKEN Scanner

DANS LA MÊME COLLECTION

Contes d'Afrique Centrale*
Contes d'Afrique Centrale**
Contes de Madagascar
Contes du Gabon**
Contes du Togo**

Reimpression Autorisee Aux
Editions De L'Ocean Indien,
Ile Maurice : Mai 1988.

© *CLE International PARIS 1981*

Printed and bound by KIN KEONG PRINTING CO. PTE. LTD. (Republic of Singapore)

Scanned with OKEN Scanner

PRÉFACE

Comme dans tous les pays de la Terre, les Contes mauriciens inventent ce monde du Merveilleux qui, le temps où l'imagination est captive, rend riche les pauvres et apporte les honneurs à ceux qui possèdent seulement leur habileté et leur honnêteté.

Mais le lecteur découvrira aussi, auprès de ces Rois, de ces Magiciens et de ces sorcières, l'apport des mondes indien, malgache, africain et européen, qui viennent harmonieusement confluer dans la civilisation mauricienne : l'engagé faustien triomphe du diable, mais l'ironie créole fait de son succès une malédiction ; les Cendrillons des îles sont réhabilitées par le miracle féerique avec des péripéties d'une bien autre nature que celles de l'Europe ; l'enfant royal prédestiné au sort qu'exige son origine, défie les flots des rivières comme le faisait le Prince des Sakalava de Madagascar retrouvé dans un frêle esquif parmi les roseaux de Majunga.

On sent sourdre là une puissante invention créatrice qui fait autrement mieux que de transposer des mondes imaginaires venus d'ailleurs ; tout témoigne en effet de l'originalité du conteur mauricien : il sait évoquer les paysages bucoliques de la campagne de Port-Louis avant l'industrialisation, représenter les pêcheurs indépendants aux prises avec la mer féroce, ou encore amuser avec l'aventure du joyeux musicien qui, s'exerçant à poursuivre les jolies diablesses, se retrouva au royaume des morts.

Scanned with OKEN Scanner

SOMMAIRE

- LA LÉGENDE DE LA MORT ET DE LA MISÈRE 5
- LES DEUX FRÈRES 14
- LE PRINCE ET LA CALEBASSE 21
- TIZAN GÂTEAU MOUTAILLE 29
- LES TROIS SŒURS 36
- L'HOMME AU BANJO 45
- LA VEUVE ET SON FILS 54
- L'HISTOIRE DE FINAUD 62
- LA REINE CREVETTE 71
- LE BŒUF, LE SINGE ET LE LIEVRE 78
- DRAME EN MER 89

Scanned with OKEN Scanner

LA LÉGENDE DE LA MORT ET DE LA MISÈRE

En des temps très anciens vivait un enfant si pauvre qu'il n'avait jamais su ce qu'étaient de beaux vêtements, ni des souliers neufs. Il faisait tellement pitié, qu'on le surnomma La Misère.

Un jour La Misère rencontra un homme en chemin. C'était un voyageur *fourbu*[1]. La Misère, voyant que l'homme était fatigué, l'invita chez lui. Pendant qu'ils dînaient, l'enfant parla de ses *déboires*[2]. L'homme lui dit :

— Tu es pauvre, mais généreux. Tout ce que tu me racontes me touche profondément. Je voudrais bien t'aider. Ecoute, je te fais don *d'un*

lopin de terre[3]. J'y tenais beaucoup moi-même, mais maintenant il est à toi. Fais-en ce que tu voudras.

La Misère, le lendemain même, se mit en route. Après avoir longtemps marché, il arriva au terrain que le voyageur lui avait donné. Il se mit au travail avec courage, plantant des arbres qui bientôt donnèrent les plus beaux fruits qui fussent au monde. En regardant ces fruits, La Misère se réjouissait à l'idée qu'il pourrait bientôt les vendre et avoir, ainsi, une vie confortable. Mais le malheureux avait compté sans les enfants du voisinage. Au moment où La Misère s'apprêtait à récolter ses fruits, toute une *horde*[4] d'enfants s'abattit sur les arbres, saccageant les fruits au grand désespoir du propriétaire. Les parents, auxquels La Misère en appela, demeurèrent sourds à ses prières. Ils refusèrent de rembourser ce que leurs enfants avaient volé et détruit. Tout cela attrista davantage La Misère qui ne cessait de se dire qu'il s'était donné tant de peine pour rien.

Un jour, au crépuscule, un homme à l'allure étrange s'arrêta à la maison de La Misère. La Misère l'invita à entrer. Comme il allait bientôt être l'heure du repas, La Misère l'invita à dîner. L'homme ne parla pas beaucoup, mais était très attentif à ce que lui disait son hôte. A lui aussi La

Scanned with OKEN Scanner

Misère confia ses nombreux soucis. Avant de prendre congé, l'homme parla ainsi :
— Ecoute bien mes paroles et ne cherche pas à en comprendre tout de suite le sens. Quand tu verras les voleurs sur tes arbres, tu diras : SERA COLLÉ ! Ne me demande pas le sens de ces paroles, je te le redis. Ce que je puis t'assurer, c'est que l'on ne viendra plus t'importuner. Rappelle-toi ces paroles aussi : *SERA DECOLLÉ*. Tu sauras toi-même quand il te faudra les prononcer.

Puisqu'il était entendu que La Misère ne devait pas poser de questions, il n'en posa guère. Toutefois, il dit à l'homme à l'allure étrange :
— J'espère te revoir bientôt, étranger.
— Non, tu ne me reverras plus, répondit l'autre, mais un jour je t'enverrai mon frère.
— Très bien, tu peux l'envoyer quand tu le veux, ma maison lui sera toujours ouverte.
Cela dit, l'homme s'éloigna. La Misère le regarda s'en aller et disparaître dans l'obscurité.

Le lendemain ne fut pas différent des autres jours. Les enfants, dont c'était devenu une habitude maintenant, se mirent à voler les fruits du verger malgré les supplications de La Misère. C'est alors que lui vinrent à l'esprit les paroles du visiteur. Que voulaient bien dire ces paroles, La Misère était bien en peine de le savoir... Entretemps, les enfants se moquaient *de plus belle*[5] de lui. Les arbres de son verger étaient, pour ainsi dire, recouverts d'enfants. Une fois de plus, La

Scanned with OKEN Scanner

Misère les supplia de le laisser en paix et de s'en aller, mais ils ne firent aucun cas de ses prières. Allait-il prononcer les paroles que lui avaient enseignées l'étranger ? Après tout, pourquoi pas ? Il n'avait rien à perdre. Il murmura donc :

— Sera collé...

Aussitôt ces paroles prononcées, les enfants, comme par enchantement, cessèrent de bouger. Ils étaient littéralement collés aux branches sur lesquelles ils se trouvaient. Aucun effort ne pouvait les libérer. Les pleurs suivirent... Les parents, quant à eux, ne voyant pas rentrer leurs enfants, mais sachant bien où ils se trouvaient, se rendirent *en force*[6] au verger de La Misère. Menaces, prières... En vain, les enfants ne bougeaient toujours pas. Haches, couteaux... Les arbres ne cédaient pas.

— Remboursez ce que vos enfants ont volé, dit La Misère, et, sur mon honneur, ils seront libérés.

Les parents, ne pouvant faire autrement, remboursèrent jusqu'au moindre sou ce que les enfants devaient à La Misère. Alors, celui-ci prononça tout bas les paroles que lui avait enseignées l'étranger, paroles dont il comprit alors le sens.

— Sera décollé...

Les enfants purent de nouveau mouvoir leurs bras et leurs jambes et c'est tout confus que parents et enfants rentrèrent chez eux. Désor-

Scanned with OKEN Scanner

mais, La Misère put cueillir ses fruits en toute quiétude et les vendre, les enfants ne s'avisant plus de lui jouer de tours.

Les années passèrent. La Misère devint homme. D'autres années passèrent et bientôt le froid de l'âge commença à se faire sentir. De temps en temps, il pensait au frère de son visiteur qui devait venir un jour. La Misère se disait qu'il ne viendrait jamais, que c'était sans doute pour lui donner du courage dans sa solitude que l'étrange visiteur lui avait fait une telle promesse. Or, un jour, celui qu'il n'attendait plus frappa à sa porte. C'était un homme tout de noir vêtu, qui lui parla ainsi :

— Mon frère m'a prié de te rendre visite.

— Qui es-tu ? demanda la Misère.

— Qu'il te suffise de savoir que je suis celui que tu attends.

— Que me veux-tu ?

— Je viens te chercher, car ton heure est venue.

— Ne pourrais-tu attendre un peu ?

— Non, répondit l'autre. Chaque homme doit s'en aller à l'instant qui lui a été fixé de toute éternité. Là d'où je viens sont rangées d'innombrables bougies. Chacune de ces bougies représente la vie d'un homme sur terre. Sa vie est longue ou courte, selon la longueur de la bougie. Ainsi le nouveau-né a une longue bougie, car il a une longue vie à vivre, le vieillard a une bougie

courte, presque sur le point de s'éteindre, car il ne lui reste que très peu de temps à vivre. Ta bougie à toi est très courte, puisque tu es vieux et que tu vas mourir ! Je suis La Mort.

— Ne pourrais-tu pas allonger ma bougie ?

— Non, répondit La Mort, il ne m'est pas permis de le faire. Et je ne l'ai jamais fait. Mais j'ai trop perdu de temps, prépare-toi.

— Bien, dit La Misère, maintenant que tu m'as tout expliqué, tout est clair. Je vais donc me préparer. Pendant que je m'apprête, pourquoi n'en profiterais-tu pas pour cueillir quelques fruits ? Tiens, regarde ces grenades dont les graines sont si tentantes ou encore ces mangues si agréables à la vue. Allons, ne te prive pas, sers-toi. Je serai prêt dans un instant.

La Mort se disait qu'il aurait tort de ne pas suivre les conseils de La Misère puisque, de toute manière, il aurait à attendre... Il grimpa donc sur un manguier et commençait à cueillir des mangues, quand La Misère prononça les mots qu'on lui avait enseignés :

— Sera collé.

La Mort ne pouvait plus bouger !

La Misère voyant cela, déclara :

— Alors, mon vieux, toujours aussi *exigeant*[7] ?

— Veux-tu bien me libérer ? dit La Mort avec colère.

— Il ne tient qu'à toi de sortir de *ce mauvais pas*[8], dit La Misère.

— Que dois-je faire ?

— Promets-moi de ne jamais venir me chercher, promets-moi de m'accorder une bougie qui ne se consumera jamais.

— Je ne peux te promettre une telle chose.

— Alors, reste où tu es, car moi, vois-tu, j'ai tout mon temps.

Voyant que La Misère ne changerait pas d'avis, La Mort dut s'avouer vaincue et accepter les conditions imposées par La Misère. Alors celui-ci murmura les mots :

— Sera décollé...

Et, sur l'heure, La Mort put bouger bras et jambes. Mais il ne revint pas sur sa promesse et assura l'éternité à La Misère.

C'est pour cela que, jusqu'à ce jour, les hommes connaissent La Misère, c'est pour cela que La Misère existera aussi longtemps qu'existera La Mort. C'est-à-dire, à jamais.

Scanned with OKEN Scanner

Notes :

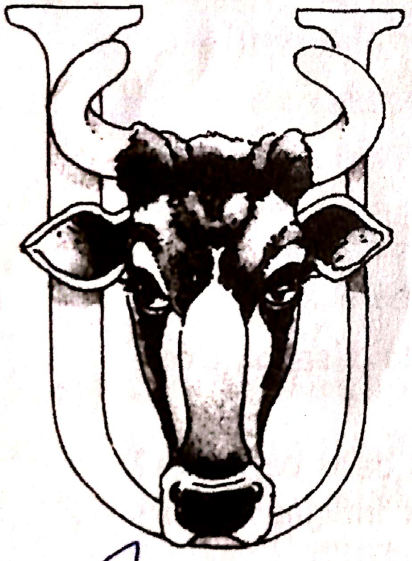
1. *Fourbu :* épuisé de fatigue.
2. *Déboires :* déceptions.
3. *Un lopin de terre :* petit morceau de terrain, petit champ.
4. *Horde :* troupe ou groupe de personnes indisciplinées.
5. *De plus belle :* de nouveau et plus fort qu'avant.
6. *En force :* en nombre
7. *Exigeant :* difficile à contenter.
8. *Ce mauvais pas :* cette situation périlleuse, grave.

Répondons aux questions :

1. *« Tu es... généreux »,* dit l'homme à La Misère au début du conte. Qu'est-ce qui, dans ce conte, montre que La Misère était vraiment généreux ?
2. Quand La Misère punit les enfants, le désapprouvez-vous ? Pourquoi ?
3. Comment trouvez-vous les parents dans ce conte ? Auraient-ils pu prévenir la punition infligée à leurs enfants ? De quelle manière ?
4. Montrez que La Misère était aussi un rusé.
5. Pourquoi, selon vous, La Misère prononçait-il toujours à voix basse les paroles que lui avait enseignées l'homme à l'allure étrange ?
6. Résumez, en quelques phrases, l'essentiel de ce conte.

Scanned with OKEN Scanner

LES DEUX FRÈRES



Un homme et une femme avaient deux fils. Ils étaient très pauvres. A la mort du père, suivie, peu de temps après, de celle de la mère, les deux enfants se trouvèrent dans la plus grande *indigence*[1]. L'aîné eut donc à chercher un emploi, laissant le plus jeune à la maison pour s'occuper du ménage. Ils vivaient à la *lisière d'une forêt*[2].

Un jour que le plus jeune apportait à manger à son frère, il se rendit compte qu'il n'avait pas apporté d'eau. Il prit un gobelet pour aller en chercher à la rivière. Arrivé sur la *berge*[3], l'enfant vit une vache qui se noyait. Au péril de

sa vie, il sauva l'animal qui, dès lors, ne voulut plus le quitter. Il lui construisit une étable et la nourrit au mieux. Il était si pris par les soins qu'il accordait à la vache, qu'il ne pouvait plus s'occuper de la maison comme il le faisait naguère. Il conseilla donc à son frère de se marier. C'est ainsi que l'aîné prit femme.

Afin de procurer à la vache la meilleure nourriture qui fût, l'enfant dut parfois rester des jours durant dans la forêt, loin de la maison. Ces longues absences attristaient l'aîné qui aimait beaucoup son frère. Il *advint*[4] qu'une fois, ne pouvant plus supporter d'être loin de son frère, il décida d'aller le retrouver dans la forêt. La femme de l'aîné était jalouse de l'affection que son mari avait pour l'enfant. Au retour de son mari, elle décida de faire mourir l'enfant. Elle fit empoisonner de la nourriture destinée à ce dernier. Elle réussit dans sa triste *entreprise*[5]. L'enfant mourut, laissant la vache dans la plus grande affliction. Elle ne cessait de mugir autour du petit cadavre. Sa peine fut telle que les dieux du ciel en furent *émus*[6]. Ils envoyèrent deux des leurs, en réalité deux frères, qui rassurèrent la vache et ressuscitèrent l'enfant. Tout cela se passait dans la forêt.

Entre-temps, les jours s'écoulaient, monotones pour l'aîné. Ne voyant pas son frère, il reprit la route menant à la forêt. Il apprit ce qui s'était

Scanned with OKEN Scanner

passé. Il ne put *convaincre*[7] l'enfant de rentrer, celui-ci ayant résolu de ne plus quitter la forêt, ne se nourrissant maintenant que du lait de la vache. L'aîné retourna donc encore plus triste chez lui. Ainsi l'enfant *s'épanouissait*[8] en pleine nature, se satisfaisant du minimum. Il devint bientôt un beau jeune homme.

Chaque jour, sans qu'il sût pourquoi il le faisait, le jeune homme versait quelques gouttes de lait dans un trou sous un arbre. Une fois, alors qu'il était assis près de ce trou et qu'il venait d'y verser quelques gouttes de lait de son *écuelle*[9], il se produisit quelque chose d'extraordinaire. En effet, tout à coup, un serpent surgit du trou. Le jeune homme n'en fut nullement effrayé, d'autant que le reptile parla ainsi :

— Toi qui as été si bon à mon égard, toi qui depuis longtemps me nourris du lait de ta vache, que puis-je pour toi ? Il est en mon pouvoir de réaliser tout ce que tu désires. Parle et ton vœu, sur l'heure, se réalisera.

Le jeune homme répondit :

— Je te remercie de ta bonté, mais veux-tu bien attendre, je m'en vais demander conseil à ma mère. (C'est ainsi, en effet, qu'il appelait maintenant la vache.)

Le serpent regagna le trou. Le jeune homme, pour sa part, étendit le bras, prit une *conque*[10] que la vache lui avait donnée et souffla. La

vache, entendant le son de la conque, vint trouver le jeune homme et lui demanda :

— Que veux-tu, fils ?

— Mère, dit le jeune homme. Voici un serpent qui s'offre à *exaucer*[11] tous mes souhaits. Je ne comprends pas très bien ce qu'il me veut, ni ce que moi-même je veux...

— Demande à être transformé en or.

— Bien, mère.

Quand le serpent réapparut, le jeune homme lui exprima son désir. Le reptile se mit alors à lécher le jeune homme qui se métamorphosa en or pur. Sa tâche accomplie, le serpent retrouva son abri. Le jeune homme était au comble de la joie. La vache lui dit :

— Allons à la rivière.

Alors que le jeune homme se baignait dans la rivière, il perdit quelques boucles d'or. L'onde qui coulait limpide emporta ces boucles jusqu'à l'endroit où la princesse et ses suivantes *s'ébattaient*[12] dans l'eau. Apercevant ces boucles d'or, une dame de compagnie les saisit et les remit à la princesse. Celle-ci, émerveillée, s'écria :

— Des boucles d'or ! Des boucles d'or pur !

La princesse se fit conduire *sur-le-champ*[13] au palais, où elle dit au roi :

— Tu voulais me marier, ô père. Regarde ces boucles d'or ; j'épouserai celui à qui elles appartiennent.

— Ma fille, un tel homme existe-t-il sur la surface de la terre ? répondit le roi.

Il *dépêcha*[14] ses gens partout, dans les endroits les plus éloignés, dans les villes les plus somptueuses, comme dans les hameaux les plus modestes. Toutes les recherches demeurèrent vaines. Cependant, il ne désespérait pas. C'est alors qu'un oiseau se présenta et lui parla en ces termes :

— Moi qui vole partout, je te promets, ô roi, de te révéler l'endroit où habite celui que tu cherches. Toutefois, veux-tu me faire préparer une belle *guirlande*[15] de fleurs ?

La guirlande fut bientôt prête. L'oiseau la prit dans son bec et s'éloigna. En peu de temps il était dans la forêt où il aperçut l'homme aux boucles d'or. Il décrivit des cercles autour de ce dernier avant de lui passer la guirlande au cou. Le jeune

homme ne comprenait pas bien ce qui se passait. Il prit la conque et souffla. Sa mère fut à ses côtés en quelques instants.

— Mère, dit-il, que veut dire cette guirlande ?

— Fils, répondit la vache, elle signifie que l'on te demande en mariage.

L'oiseau déclara que c'était bien de cela qu'il s'agissait, que la femme qu'on destinait au jeune homme n'était autre que la fille du roi. Cela dit, l'oiseau battit des ailes, retourna au palais et fit savoir au roi qu'il avait trouvé l'homme aux boucles d'or. Le roi ne pouvait être plus heureux. Il fit venir le jeune homme et la vache au palais. Le jeune homme, n'oubliant pas l'affection que son frère avait toujours eue pour lui, voulut l'avoir près de lui. Le roi le fit donc venir lui aussi. Il vint seul, sa méchante femme étant morte depuis longtemps.

Peu de temps après, les plus somptueuses noces que la terre ait connues furent célébrées au palais. A ces noces furent invités les plus grands rois et les plus belles reines.

Notes :

1. *Indigence :* état d'une personne sans ressources.
2. *La lisière d'une forêt :* la partie extrême d'une forêt.
3. *Berge :* bord, en surplomb, d'une rivière, d'un canal.

Scanned with OKEN Scanner

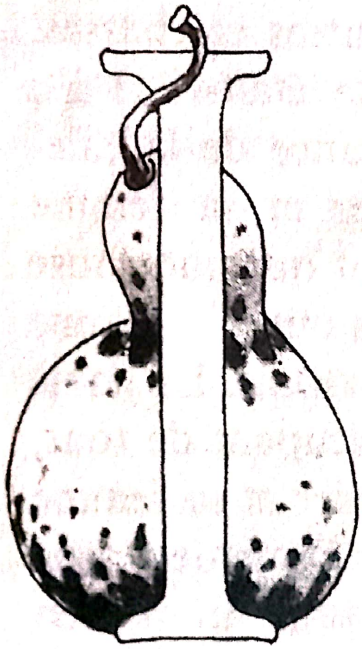
4. *Advenir :* arriver ; *il advint* : il arriva.
5. *Entreprise :* dessein, plan.
6. *Émouvoir :* bouleverser, troubler.
7. *Convaincre :* persuader.
8. *L'enfant s'épanouissait :* il grandissait dans la joie, libre, heureux.
9. *Écuelle :* sorte d'assiette large et creuse sans rebord.
10. *Conque :* grand coquillage en spirale qui, percé à son extrémité, peut rendre des sons puissants.
11. *Exaucer :* réaliser.
12. *S'ébattre :* se donner du mouvement pour se divertir, au gré de sa fantaisie.
13. *Sur-le-champ :* immédiatement.
14. *Dépêcher :* envoyer en hâte pour porter un message.
15. *Guirlande :* fleurs disposées en couronne.

Répondons aux questions :

1. Que se passa-t-il un jour que l'enfant apportait à manger à son frère ?
2. Qu'est-ce qui montre que l'enfant et la vache avaient une grande affection l'un pour l'autre ?
3. Racontez l'épisode où l'enfant fut transformé en or.
4. Que fit le roi pour trouver l'enfant aux boucles d'or ? Comment l'enfant fut-il finalement trouvé ?
5. Qu'est-ce qui montre que l'enfant aux boucles d'or n'était pas un ingrat ?
6. Que trouvez-vous d'assez inattendu dans ce conte ?

Scanned with OKEN Scanner

LE PRINCE ET LA CALEBASSE



Il était une fois un couple de charbonniers. Ils devaient parcourir un très long chemin pour trouver le bois dont ils avaient besoin. Comme ils n'avaient pas d'enfant, ils ne cessaient de prier le ciel de leur en donner un. Le ciel sembla sourd à leurs prières jusqu'au jour où la femme devint enceinte. Le couple fut très heureux et se prépara à la venue de l'enfant, ne s'épargnant aucun sacrifice. Dieu sait pourtant que leurs moyens étaient modestes !

Il arriva cependant que ce que la femme mit au monde ne fut pas un enfant, mais une calebasse.

Scanned with OKEN Scanner

Le couple s'en trouva assez *abattu*[1], mais il conserva la calebasse, s'en occupant comme s'il s'agissait d'un enfant. Bientôt, d'ailleurs, la calebasse se comportait comme un enfant. Elle apprit à parler comme un enfant, même si ses paroles semblaient venir de l'intérieur de l'écorce. N'étant pourvue ni de mains ni de pieds, elle se déplaçait en tournant sur elle-même. Tout cela consolait un peu le couple de leur déception de ne pas avoir eu d'enfant véritable.

Les années passèrent, la calebasse ne grandissant qu'à peine. A part les *propriétés*[2] humaines dont la nature semblait l'avoir dotée, rien ne la rendait extérieurement différente des autres calebasses. Et pourtant, combien différente était-elle ! En effet, des années après la naissance de la calebasse, alors que le charbonnier et sa femme étaient au travail, il se produisait quelque chose de merveilleux : la calebasse s'ouvrait et une jeune fille d'une rare beauté en sortait. La jeune fille faisait alors le ménage, s'occupant de tout, de sorte que lorsque le charbonnier et sa femme revenaient de leur travail, ils s'étonnaient que leur maison fût si propre, que tout fût si bien rangé. Lorsqu'ils demandaient à la calebasse s'il n'était venu personne en leur absence, celle-ci répondait qu'elle n'avait vu personne.

Un jour que la jeune fille était *affairée*[3] dans le jardin, un seigneur de la cour passa. Lorsqu'il arriva au palais, il parla au roi de la personne qu'il avait vue et dont la beauté l'avait ébloui.
— Assurément, c'est une princesse qui admirait les fleurs du jardin, conclut le roi. Mais si vraiment cette personne est aussi belle, c'est celle qu'il faut au prince, mon fils. Que le prince aille donc voir lui-même de qui il s'agit !
Le lendemain, accompagné du seigneur, le prince se rendit à l'endroit où la jeune fille avait été vue. Lui aussi fut impressionné par sa très grande beauté. De retour au palais, le prince fit savoir au roi que la jeune fille qu'il avait vue était celle qu'il voulait épouser. Peu de temps après, le roi se rendit chez le charbonnier à qui il demanda, pour le prince, la main de... sa fille.
— Mais, mon roi, je n'ai pas de fille, ni de fils. Je n'ai que cette calebasse qui me tient lieu d'enfant.

Le prince, qui ne se consolait pas de ne pas revoir la jeune fille dont il était devenu follement amoureux, déclara :
— Bien, puisque tu n'as pas de fille et que tu n'as que cette calebasse, c'est elle que j'épouserai.
Le mariage fut célébré et c'est au palais que la calebasse alla vivre désormais.

Des années passèrent. Tout en comprenant la tristesse du prince de ne pas avoir à ses côtés la

Scanned with OKEN Scanner

Scanned with OKEN Scanner

jeune fille qu'il aimait, le roi se sentit le devoir de dire à son fils qu'il lui fallait se marier, avec une vraie jeune fille, la calebasse n'étant, somme toute, qu'un objet de curiosité. On trouva donc une épouse pour le prince. Quand vint le jour du mariage, la calebasse, voyant que la cour était *pavoisée*[4], en demanda la cause aux serviteurs.

— Que se passe-t-il donc ?

— C'est le prince qui se marie. Tu ne le savais donc pas ?

— Non, je ne le savais pas.

Une fois seule, la calebasse s'éloigna du palais et,arrivée sous un rosier, se transforma en la belle jeune fille que le prince avait vue. Puis elle se dirigea vers le palais où la fiancée du prince la prit pour une invitée.

— Vous avez de très beaux cheveux, dit la fiancée en voyant la jeune fille. Quel est donc votre secret ?

— Rien de plus simple. Je me suis fait raser la tête. Sur mon crâne dégarni, j'ai fait mettre des cactus que l'on a ensuite serrés le plus fort possible avec une serviette. Si vous désirez avoir des cheveux aussi beaux que les miens, faites donc comme moi.

La fiancée, dans son désir de plaire à son futur mari, suivit les conseils de la jeune fille, avec les conséquences que l'on devine. Le mariage n'eut donc pas lieu.

Une autre fiancée fut trouvée et, une fois du plus, la calebasse *se métamorphosa*[5]. Elle se rendit

Scanned with OKEN Scanner

auprès de la fiancée qui trouva que ses dents étaient très belles.

— Il ne tient qu'à vous d'en avoir d'aussi belles. Faites-vous extraire toutes vos dents et en peu de temps, elles repousseront aussi belles que les miennes.

La seconde fiancée exigea l'extraction immédiate de ses dents et attendit en vain qu'elles repoussent. Le prince, ne voulant pas épouser une femme *édentée*[6], se mit en quête d'une autre fiancée. Quand celle-ci fut trouvée, la calebasse reprit son *manège*[7].

— Que vous avez de beaux yeux !

— Vous pouvez en avoir d'aussi beaux. Faites enlever les vôtres et, sur l'heure, vous en aurez d'aussi beaux que les miens.

Et le mariage ne fut pas célébré !

Ce qui étonnait le prince dans tout ce qui se passait, c'était que la calebasse était toujours au courant de ce qui allait avoir lieu. Ainsi avait-elle prédit au prince ce qu'allait subir la première fiancée, que la seconde serait édentée et que la troisième serait aveugle. Le prince commençait à soupçonner que la calebasse en savait plus qu'elle n'en avait l'air, que *son pouvoir de divination*[8] était, pour le moins, étrange. Il fit venir la calebasse, se saisit d'elle et, *dégainant*[9] son sabre, dit :

— Calebasse, que caches-tu donc sous ton écorce ? Je veux savoir. Malgré tout le chagrin

que cela me causera, je te fends en deux si tu ne me dis pas tout ce que tu sais au sujet de mes trois fiancées. Je compte jusqu'à trois. Un, deux...
Le prince n'eut pas le temps d'arriver à « trois ». La calebasse s'ouvrit et la jeune fille apparut, plus rayonnante que jamais. Le prince fut au comble du bonheur.
— C'était donc toi, Calebasse, que j'avais vue dans le jardin.
— Oui, mon prince.
— Pourquoi donc es-tu restée si longtemps dans ta coquille ?
— Je voulais t'éprouver.
— Te fallait-il te montrer si cruelle envers mes trois fiancées ?
— Je reconnais que j'ai été cruelle, mais c'était pour t'apprendre que tu m'avais épousée. Mais j'ai le pouvoir de réparer le mal que j'ai fait. Fais venir tes trois fiancées.
Le prince les fit venir. La jeune fille étendit les mains sur la tête de la première, la bouche de la seconde et les yeux de la troisième et sur-le-champ, elles redevinrent telles qu'elles avaient été auparavant. Mais le prince ayant retrouvé celle qu'il avait toujours aimée, les trois fiancées furent renvoyées chacune dans son pays respectif, chargée d'innombrables cadeaux.
Quant au prince et à Calebasse, ils purent enfin vivre heureux !

Scanned with OKEN Scanner

Notes :

1. *Abattu :* triste et découragé.
2. *Propriété :* caractéristique ; caractère qui appartient à tous les individus d'une même espèce.
3. *Affairé :* qui est ou paraît très occupé.
4. *Pavoiser :* orner de drapeaux à l'occasion d'une fête, d'une cérémonie.
5. *Se métamorphoser :* se transformer, se changer.
6. *Édenté :* qui a perdu une partie ou la totalité de ses dents.
7. *Manège :* conduite rusée.
8. *Son pouvoir de divination :* sa faculté, son action de deviner, de prévoir.
9. *Dégainer :* tirer de son fourreau, de sa gaine.

Répondons aux questions :

1. Qu'est-ce qui consolait les parents de Calebasse de ne pas avoir de véritable enfant ?
2. Comment le prince apprit-il l'existence de Calebasse ?
3. Approuvez-vous la conduite de Calebasse envers les trois fiancées du prince ? Pourquoi ?
4. Racontez comment le prince arriva à découvrir le secret de Calebasse.

Scanned with OKEN Scanner

TIZAN
GÂTEAU - MOUTAILLE

Il était une fois un enfant à qui sa mère remit de l'argent pour qu'il s'achetât des gâteaux. L'enfant dont le nom était Tizan s'acheta deux *gâteaux-moutailles*[1]. Il en mangea un et mit l'autre en terre dans son jardin. Quelques jours plus tard, *ô prodige*[2] ! un plant de gâteau-moutaille parut à l'endroit où il avait mis son gâteau en terre. L'enfant en fut très heureux, d'autant que bientôt il avait un arbre tout chargé de gâteaux-moutailles. Il passait tout son temps sur cet arbre, mangeant des gâteaux autant qu'il pouvait.

Scanned with OKEN Scanner

Un jour que Tizan était *juché*[3] sur une branche de son arbre, une sorcière s'en vint à passer. Tizan ne savait pas que la femme était une sorcière.

— Petit, dit-elle très gentiment, donne-moi de tes gâteaux.

— Je veux bien, répondit l'enfant.

Il cueillit quelques gâteaux et les lui lança de la branche où il se trouvait. La femme les attrapait au vol, mais certains tombaient par terre.

— Tu vois, petit, si j'avais un châle, j'aurais moins de difficultés. Tu me lancerais les gâteaux dans ce châle et rien ne tomberait par terre. Voudrais-tu donc être gentil? Cueille des gâteaux, descends de ton arbre et apporte-les moi ici.

L'enfant eut pitié de la femme qui semblait si gentille. Il cueillit une bonne quantité de gâteaux et descendit de l'arbre. Quand il arriva près de la sorcière, celle-ci se saisit de lui, le fourra dans un grand sac qu'elle s'était bien gardée de montrer lorsqu'elle parlait à Tizan. Elle prit une corde, noua solidement le haut du sac. Cela fait, d'un brusque coup de poignets, elle mit le sac sur son dos et partit.

Après qu'elle eut parcouru une certaine distance, la sorcière eut soif. Elle s'arrêta devant l'atelier d'un cordonnier, où elle déposa le sac avant de prendre le sentier qui menait à une fontaine. Pendant que la sorcière *étanchait sa soif*[4], le cordonnier se rendit compte qu'il y avait quelqu'un dans

le sac. Il dénoua la corde, laissa partir Tizan et, à sa place, mit toutes sortes de choses : de la terre, des pierres, des cactus, de vieilles bouteilles. Il s'agissait de faire croire à la vieille que l'enfant était toujours dans le sac.

Quand la sorcière revint, elle reprit son sac, le remit sur son dos et s'en alla. Bientôt elle commença à sentir les piqûres des cactus. Elle crut que c'était l'enfant qui employait ce moyen pour sortir du sac.

— Ah ! fit-elle, tu me piques ! Tu ne perds rien pour attendre, petit morveux. Que j'arrive chez moi et tu verras la bonne surprise que je te réserve !

Quand elle arriva chez elle, elle se déchargea de son sac et appela son mari.

— Mon homme, dit-elle, prépare un grand feu. Aujourd'hui nous avons quelque chose de rare au menu. De la chair humaine, tendre et délicieuse. Tu seras content, et notre fils aussi.

Le feu fut bientôt prêt et la sorcière, armée d'un grand couteau, s'avança vers le sac qu'elle ouvrit après avoir coupé la corde qui en retenait le haut ! Quelle mauvaise surprise : à la place de Tizan, il y avait tout un lot d'objets *hétéroclites*[5] ! Elle se dit que l'on avait dû libérer Tizan au moment où elle était à la fontaine. Mais elle ne perdait pas espoir : un jour ou l'autre, elle aurait Tizan. Alors, il ne lui échapperait pas.

Scanned with OKEN Scanner

Quelques jours plus tard, la sorcière revint à la charge. Elle repassa sous l'arbre où se trouvait Tizan.

— Pourquoi t'es-tu enfui l'autre jour ? demanda-t-elle. Je ne te voulais aucun mal, je ne voulais que t'avoir chez moi pour que tu joues avec mon fils. Donne-moi encore de tes gâteaux et n'aie pas peur, descends.

Tizan n'avait pas confiance. S'il voulait bien donner des gâteaux à la femme, il n'était pas disposé à descendre. Mais la sorcière s'arma de patience. Elle revint le lendemain, le surlendemain, tous les jours, pendant des semaines. A la fin la *méfiance*[6] de Tizan se dissipa et il descendit de l'arbre. La sorcière se saisit de lui, le fourra dans son sac et hop ! elle partit en direction de sa maison. Cette fois elle ne s'arrêta pas en route.

Arrivée chez elle, la sorcière lança :

— Ohé, mon homme ! Je t'avais bien promis de la chair humaine, tendre et délicieuse. Cette fois, tu l'auras. Prépare le feu et les épices. Ce soir, nous aurons un succulent repas.

L'homme se mit à préparer feu et épices, puis il s'allongea près de sa femme, pour se reposer un peu.

Bientôt la nuit commença à tomber. Un enfant qui passait par là entendit les plaintes de Tizan. S'assurant qu'il n'y avait personne dans le voisinage, il libéra Tizan. Puis tous deux se mirent à la

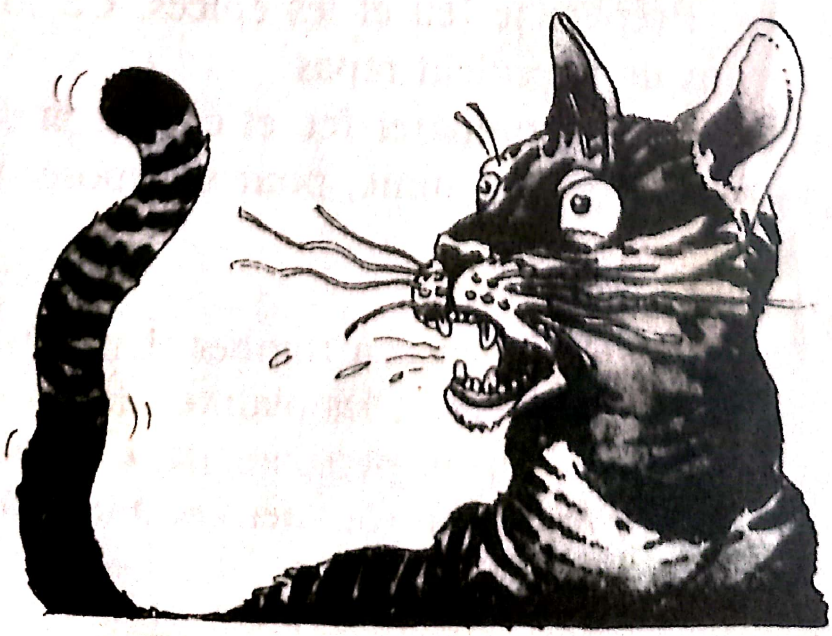
Scanned with OKEN Scanner

recherche du fils de la sorcière. L'ayant trouvé, ils se saisirent de lui, avant qu'il eût le temps de donner l'alerte. Ils lui passèrent les vêtements de Tizan, le *bâillonnèrent* et le firent entrer dans le sac qu'ils nouèrent. Tizan mit les vêtements de l'enfant, de sorte que dans l'obscurité il eût été très difficile de le reconnaître.

Ce soir-là, la sorcière et son mari mangèrent de bon appétit. Comme ils étaient des gourmands et, de plus, avaient beaucoup bu, ils ne se souciaient guère de l'absence de leur fils. Mais pendant qu'ils mangeaient, leur chat, qui avait suivi toute la scène, ne cessait de miauler :

— Miaou, miaou, c'est votre enfant que vous mangez, miaou !

Ce n'est que plus tard qu'ils comprirent ce que voulait dire le chat, mais Tizan était déjà très loin. A partir de ce jour-là, la sorcière devint honnête et cessa de voler des enfants pour les manger.



Notes :

1. *Gâteau-moutaille :* à Maurice, un genre de gâteau doux cuit à l'huile.
2. *Prodige :* événement extraordinaire, de caractère magique ou surnaturel.
3. *Juché :* placé, posé comme sur un perchoir.
4. *Étancher sa soif :* apaiser sa soif.
5. *Hétéroclite :* qui est fait de pièces et de morceaux, qui présente un mélange d'éléments inattendus.
6. *Méfiance :* état de celui qui se tient en garde (contre les intentions de quelqu'un).
7. *Bâillonner quelqu'un :* lui mettre un morceau d'étoffe entre les mâchoires ou contre sa bouche pour l'empêcher de parler, de crier.

Répondons aux questions :

1. Pensez-vous que les événements dont il est question dans ce conte peuvent exister dans la réalité ? Justifiez votre réponse.
2. Qu'auriez-vous fait à la place du cordonnier ? Qu'auriez-vous fait de plus ?
3. En lisant ce conte, on a l'impression que le caractère de Tizan subit une transformation. Approuvez-vous cette opinion ? Justifiez votre réponse.
4. Racontez comment la sorcière et son mari en sont arrivés à manger leur propre enfant.

Scanned with OKEN Scanner

LES TROIS SŒURS

Un homme et une femme avaient trois filles. Un jour, l'aînée dit que si jamais elle se mariait, elle souhaiterait que son mari fût le cuisinier du roi. Elle goûterait les meilleurs plats du royaume. La seconde voulut que son mari fût le pâtissier du roi. Elle mangerait ainsi les meilleures pâtisseries du royaume. La troisième, la plus jeune et la plus belle des trois, dit qu'elle voudrait avoir pour époux le roi lui-même et devenir reine. Ses sœurs se moquèrent d'elle, la trouvant bien trop *ambitieuse*[1].

Il arriva que le roi passa un jour devant la maison où habitaient les trois sœurs. Le roi fut frappé

par la très grande beauté de la plus jeune et demanda sa main à ses parents. Le mariage eut lieu. Peu de temps après, l'aînée des filles épousa le cuisinier du roi et la seconde se maria avec son pâtissier. Mais alors qu'elles auraient dû être satisfaites de leur sort, elles étaient très jalouses de leur jeune sœur, parce qu'elle avait pour époux le roi lui-même.

Quelques mois après son mariage, le roi eut à faire un voyage. Sa femme attendant un enfant, il pria ses deux sœurs de prendre bien soin d'elle.
— *Prévenez-moi*[2] aussitôt que la reine aura mis au monde son enfant, dit le roi. Si elle a un fils, faites sonner la cloche d'or, si c'est une fille, faites sonner la cloche d'argent.
— Mais si ce n'est ni un fils ni une fille ? demandèrent les deux sœurs.
Comme pour se moquer, le roi répondit :
— Vous ferez sonner la cloche de cuivre !

Quand la jeune fille allait mettre au monde son enfant, ses deux sœurs lui bandèrent les yeux. Elle eut un fils, sur le front duquel il y avait une étoile. Les deux sœurs de la reine remplacèrent l'enfant par un *chiot*[3], et firent sonner la cloche de cuivre. Le roi rentra au palais sur-le-champ. Il constata que sa femme avait mis au monde un chiot. Il était très déçu, mais n'en laissa rien paraître. Quant à l'enfant, les deux sœurs le

Scanned with OKEN Scanner

mirent dans une boîte, qu'elles laissèrent flotter au gré de la rivière, espérant que la boîte coulerait et que l'enfant se noierait. Mais le destin en décida autrement. En effet, un paysan et sa femme, dont la cabane se trouvait tout près de la rivière, virent la boîte qui dérivait et sauvèrent l'enfant d'une mort affreuse. Ils le prirent chez eux, lui mirent un bandeau sur le front et l'élevèrent comme s'il était leur propre fils.

Le roi repartit en voyage. Sa jeune épouse, entretemps, était à nouveau enceinte. Elle mit au monde un autre fils qui, lui aussi, avait une étoile au front. Les deux sœurs firent sonner la cloche de cuivre, ayant bandé les yeux de la jeune mère et remplacé l'enfant par un chaton. Une fois de plus, le roi fut déçu mais n'en laissa toujours rien paraître. Les deux sœurs voulurent faire mourir ce nouvel enfant, mais le destin, une fois encore, en décida autrement. Le paysan et sa femme recueillirent la boîte dans laquelle elles avaient placé l'enfant. A lui aussi ils prirent soin de bander le front. Ils l'élevèrent lui aussi comme s'il était leur propre fils.

Peu de temps après, la jeune reine donna naissance à une fille au front de laquelle il y avait une lune. A sa place les deux sœurs mirent un bout de bois, avant de faire sonner la cloche de cuivre. Cette enfant fut sauvée de la même manière par le paysan et sa femme, qui l'élevèrent comme ils

Scanned with OKEN Scanner

le faisaient des deux autres. Le roi ne pouvait plus *se contenir*[4]. Il chassa sa femme, la fit attacher aux portes du marché. Tous ceux qui le voulaient pouvaient l'insulter et la *rouer de coups*[5]. La malheureuse trouva injuste ce qu'on lui faisait, mais ne se plaignit pas.

Les années passèrent. Les enfants avaient grandi et étaient très unis. Quant au roi, il aimait leur compagnie et souvent il les faisait venir au château. Parfois il allait leur rendre visite dans leur modeste demeure. Il était étonné du comportement de ces jeunes gens qui n'avait rien de celui auquel on se serait attendu d'enfants de paysans. Ainsi s'écoulait le temps jusqu'au jour où une fée leur dit :

— Vous n'êtes pas des enfants de paysans. Si vous voulez savoir ce que vous êtes, il vous faut avoir : LA PUISSANCE, L'EAU QUI DANSE et L'OISEAU QUI DIT LA VÉRITÉ.

Étendant le bras, la fée indiqua aux jeunes gens l'endroit où ils pourraient trouver ces trois choses, tout en leur disant que la route pour y parvenir n'était pas aisée.

L'aîné des enfants dit aux deux autres :

— Je m'en vais chercher LA PUISSANCE, L'EAU QUI DANSE et L'OISEAU QUI DIT LA VÉRITÉ. Il vaudrait mieux qu'un seul de

Scanned with OKEN Scanner

nous parte et que ce soit moi. Je vous laisse cette rose. Si elle se fane, vous saurez qu'il me sera arrivé quelque malheur.

Il sella son cheval et partit. A un carrefour, il rencontra un vieillard *échevelé*[6]. Il s'arrêta, coiffa le vieillard, qui parla ainsi :

— Tu vas au-devant de grands dangers. Ecoute mes conseils : quoi qu'il arrive, quoi que tu entendes, continue ton chemin, ne t'arrête pas et surtout ne t'avise pas de regarder en arrière.

Le jeune homme remercia le vieillard et se remit en route. Aussitôt il entendit des bruits terribles, des vents violents soufflèrent de partout, l'arrachant presque de son cheval. Il tint bon cependant. Tout à coup des cris s'élevèrent :

— La queue de ton cheval est en flammes !

Oubliant les conseils du vieillard, le jeune homme regarda en arrière et, à l'instant, fut changé en pierre. Et, au même moment, la rose qu'il avait laissée se fana.

Le cadet ne se découragea pas pour autant. Il sella son cheval et partit, laissant lui aussi une rose. Il rencontra au carrefour le vieillard échevelé, qu'il coiffa. Le vieillard lui donna les mêmes conseils qu'il avait donnés à l'aîné, mais le cadet ne sut résister à la tentation et lui aussi se changea en pierre. A l'instant même la rose se fana.

La jeune fille enfourcha alors son cheval. Elle arriva au carrefour où elle coiffa le vieillard qui lui donna les conseils donnés à ses deux frères. Elle remercia le vieillard pour ses conseils et partit. Les bruits les plus *insolites*[7], les vents les plus violents ne l'empêchèrent pas de continuer sa route. Des voix eurent beau lui crier que la queue de son cheval était en flammes, elle ne s'arrêtait pas, regardant toujours devant elle. Elle arriva ainsi à l'endroit où, au pied d'un arbre, elle trouva LA PUISSANCE, dans une bouteille, à côté, L'EAU QUI DANSE et sur une branche de l'arbre, L'OISEAU QUI DIT LA VÉRITÉ.
Étant maintenant en possession de LA PUISSANCE, la jeune fille ne rencontra aucun obstacle sur le chemin du retour. Elle reconnut en deux pierres ses frères. Elle répandit quelques gouttes de L'EAU QUI DANSE sur ces pierres qui se ranimèrent.

Les deux frères et la sœur retournèrent chez eux, où leurs parents adoptifs étaient très heureux de les revoir. Quelques jours plus tard, le roi leur rendit visite. Il accepta leur invitation de partager leur modeste repas. Au cours du repas, le roi voulant se servir une tranche de melon, prit un melon, mais quand il le trancha, il vit que le fruit était rempli de perles. Il était encore tout étonné quand l'OISEAU commença à dire la vérité :
— Les jeunes gens que tu as à tes côtés sont tes enfants. Enlève le bandeau de leur front. Tu ver-

Scanned with OKEN Scanner

ras sur celui des deux frères une étoile et sur celui de la sœur une lune. Crois-tu que des enfants de paysans peuvent avoir de tels signes au front ? Le roi suivit les conseils de l'oiseau et découvrit la vérité au sujet de ses enfants. Il comprit en même temps qu'il avait très mal agi envers sa femme. Il embrassa ses enfants et c'est en grande *pompe*[8] que tous quatre ils allèrent retrouver la reine. Celle-ci pardonna au roi tout le tort qu'il lui avait causé. Elle était très heureuse d'être enfin avec ses enfants, après tant d'années de dures épreuves et avec son époux qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer.

Scanned with OKEN Scanner

Notes :

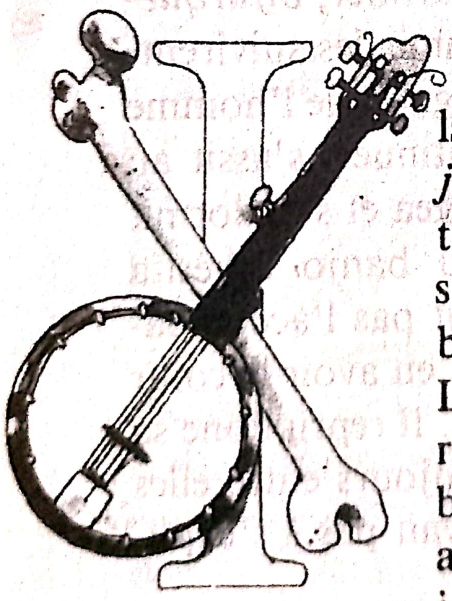
1. *Ambitieux :* qui désire passionnément réussir ; qui a le désir d'obtenir ce qui est jugé supérieur.
2. *Prévenir :* mettre au courant d'une chose, d'un fait à venir.
3. *Chiot :* jeune chien.
4. *Se contenir :* se contrôler, se maîtriser.
5. *Rouer de coups :* battre violemment.
6. *Échevelé :* dont les cheveux sont en désordre.
7. *Insolite :* inhabituel.
8. *Pompe :* cérémonie.

Répondons aux questions :

1. Pourquoi les deux sœurs n'auraient-elles pas dû être jalouses de leur jeune sœur ?
2. A quoi devait servir la cloche de cuivre ? A votre avis, le roi pensait-t-il vraiment que l'on utiliserait cette cloche ? Pourquoi ?
3. Racontez ce qui s'est passé à la naissance de chacun des enfants.
4. Que fit le roi à la naissance du troisième enfant ? Le trouvez-vous un homme juste ou injuste ? Pourquoi ?
5. Pourquoi la jeune fille réussit-elle là où ses frères avaient échoué ? Quelle leçon pouvez-vous tirer de sa réussite ?

Scanned with OKEN Scanner

L'HOMME AU BANJO



Ils étaient deux bons amis, deux *joyeux lurons*[1] qui, au sortir du travail, à chaque fin de semaine, s'arrêtaient presque à tous les bars avant de rentrer chez eux. La route qu'ils devaient parcourir était longue et les bars nombreux, de sorte que, lorsqu'ils arrivaient chez eux, il faisait toujours sombre et ils étaient ivres. Or, un soir ils s'étaient amusés un peu plus que d'habitude ; ils s'en allaient, titubant et chantant aux accents d'un banjo que l'un d'eux portait en *bandoulière*[2].

Arrivés à un croisement de chemins, les deux hommes aperçurent dans la pénombre deux femmes qui marchaient.

— Hé ! regarde un peu, dit l'homme au banjo.

— Ouais ! fit l'autre, que peuvent bien faire deux femmes, seules, dans un lieu aussi retiré ?

— Tiens, allons le leur demander !

Et les deux hommes d'emboîter le pas aux deux femmes, mais, chose étrange, au fur et à mesure qu'ils pensaient enfin les rattraper, les deux femmes s'éloignaient. Ils n'arrivaient pas à s'expliquer ce phénomène qu'ils *imputaient à*[3] la grande quantité d'alcool qu'ils avaient bue. Les deux femmes, après un immense tamarinier, *bifurquèrent*[4] vers la gauche ; les deux amis les suivirent. A un certain moment, le compagnon de l'homme au banjo, ne pouvant plus continuer, s'assit au bord de la route. Puis il s'allongea et s'endormit presque aussitôt. L'homme au banjo n'hésita pas : même si son ami ne devait pas l'accompagner, lui continuerait. Il voulait en avoir le cœur net au sujet de ces deux femmes. Il reprit donc sa marche, les femmes gardant toujours entre elles et lui cette distance qu'il n'arrivait pas à s'expliquer.

Il marcha, marcha et ce qu'il espérait tout à coup se réalisa. Subitement, en effet, la distance *s'était amenuisée*[5] et l'homme au banjo put enfin

s'adresser aux deux femmes. Sa tête lui tournant toujours, l'homme demanda :

— Où allez-vous, charmantes demoiselles ?

Aucune réponse.

— N'avez-vous pas peur de marcher toutes seules, à pareille heure, dans ces bois si peu rassurants !

Pas de réponse.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

Un signe *d'acquiescement*[6].

— Vous voulez bien ? mais où faut-il que je vous accompagne ?

Toujours aucune réponse, mais l'une des femmes, l'index levé, pointa dans une direction. Les deux femmes se remirent à marcher, suivies de l'homme. Il faisait alors nuit noire et les femmes semblaient flotter dans l'air. Ils passèrent devant une église à la silhouette pesante. Presque aussitôt ils atteignirent l'entrée d'une superbe demeure, extraordinairement éclairée. Les deux femmes firent un signe à l'homme, qui entra. La cour était immense et dans les avenues il y avait toujours cette illumination surprenante. De nombreuses personnes allaient et venaient, parlant à voix basse entre elles. Tout à coup lui parvint une *rumeur*[7] de gens qui s'amusaient. Il se dirigea vers l'endroit d'où provenaient les bruits et là, il vit des gens qui festoyaient. Ils l'invitèrent à se joindre à eux et, bientôt, il joua du banjo et chanta, tant il était gagné par l'ambiance. Visiblement, l'on appréciait sa compagnie, mais

Scanned with OKEN Scanner

bientôt il lui fallait rentrer, même si c'était bien contre son gré. Il s'en alla donc, mais en souvenir des instants inoubliables passés en si bonne société, il échangea son banjo contre la guitare de l'une des personnes qui étaient à la fête.

Il revint donc sur ses pas, passa devant l'église, devant le tamarinier et arriva au carrefour. Que pouvait bien faire son ami à cette heure ? Il ne s'en souciait pas beaucoup, mais se promettait de tout lui raconter des péripéties de cette nuit, étant persuadé que l'ami regretterait fort de ne pas avoir été persévérant.
Quand il arriva chez lui, on lui demanda pourquoi il rentrait si tard. Il ne voulut pas répondre, ne désirant que dormir, tant il était fatigué. Il posa sa guitare à côté de son lit, s'allongea et se mit à ronfler.

Bientôt, il commença à se sentir mal à l'aise. Dans son sommeil lui apparaissaient toutes sortes de visages, certains grimaçants, d'autres souriants et d'autres avec des yeux crevés. Il se retourna dans son lit, se réveilla, mais se demandant s'il dormait ou était éveillé. Tout à coup, un visage menaçant lui lança d'une voix nasillarde :
— Pourquoi m'as-tu fait ça ?
— Qu'ai-je fait ?
— Rends-moi ce que tu m'as dérobé.

Scanned with OKEN Scanner

Scanned with OKEN Scanner

— Mais, je ne t'ai rien dérobé !
— Oh, que si ! Rends-le moi, sinon tu t'en repentiras !
Maintenant, il n'était plus question de dormir. Qu'avait-il bien pu dérober ? Il ne le savait pas. Il étendit les bras vers la guitare et — ô horreur ! — à la place, il y avait des ossements : deux tibias ! Il voulut crier, mais sa voix ne sortait pas. Il gratta une allumette. Oui, c'étaient bien des ossements. Le choc fut tel qu'il le dessoûla. Il grelottait maintenant, et ses dents, bien malgré lui, claquaient. Où donc était-il allé ce soir-là ? Il essaya de se rendormir, mais sa pensée retournait sans cesse aux événements qu'il avait vécus. Tout lui revenait, ajoutant à sa peur.

Le lendemain était un dimanche ; il aurait voulu que ce jour ne finisse pas. Il appréhendait, en effet, la nuit avec tout son cortège de cauchemars. Pourtant, quand elle fut venue, il se mit au lit, mais à peine fermait-il les yeux que les mêmes personnages lui apparaissaient et toujours cette voix nasillarde qui réclamait :
— Rends-moi ce que tu m'as dérobé, rends-le moi, sinon gare à toi !
Il voulut lutter contre la peur qui le possédait, mais il sentait qu'il était comme environné d'êtres qui l'espionnaient, d'êtres qu'il ne voyait pas, sauf quand il avait les yeux fermés. N'en pouvant plus, il sauta du lit et s'en fut trouver le curé de la paroisse. Il retourna chez lui, prit les

deux tibias et, accompagné du prêtre, se mit en route. La nuit était aussi noire que la veille, mais il reconnut la croisée, le tamarinier. Au moment où les deux hommes allaient arriver à l'endroit où, la veille, la fête étrange avait eu lieu, le prêtre lui passa une étole au cou. Il avança seul, tenant les ossements, son cœur battant comme s'il allait se rompre.

Les deux femmes l'attendaient devant la demeure. Il entra comme il l'avait fait la veille, mais, cette fois, il était plus sobre que jamais. Il entendit les voix et la musique, comme la veille. Il vit les musiciens aussi. Sur ces visages il n'y avait plus cette amitié qu'il avait su y lire la veille. Tout à coup il aperçut celui à qui il avait donné son banjo en échange de la guitare. L'homme manifestement l'attendait. Il regarda notre ami et lui déclara d'une voix nasillarde :

— Ainsi tu es venu. Rends-moi ce que tu m'as dérobé.

— Je veux bien, mais rends-moi d'abord mon banjo.

— Le voici, dit l'homme, en lui tendant l'instrument. Bon, viens maintenant, viens t'asseoir parmi nous. Mais il te faudra d'abord enlever la chose que tu portes au cou.

— Il n'en est pas question.

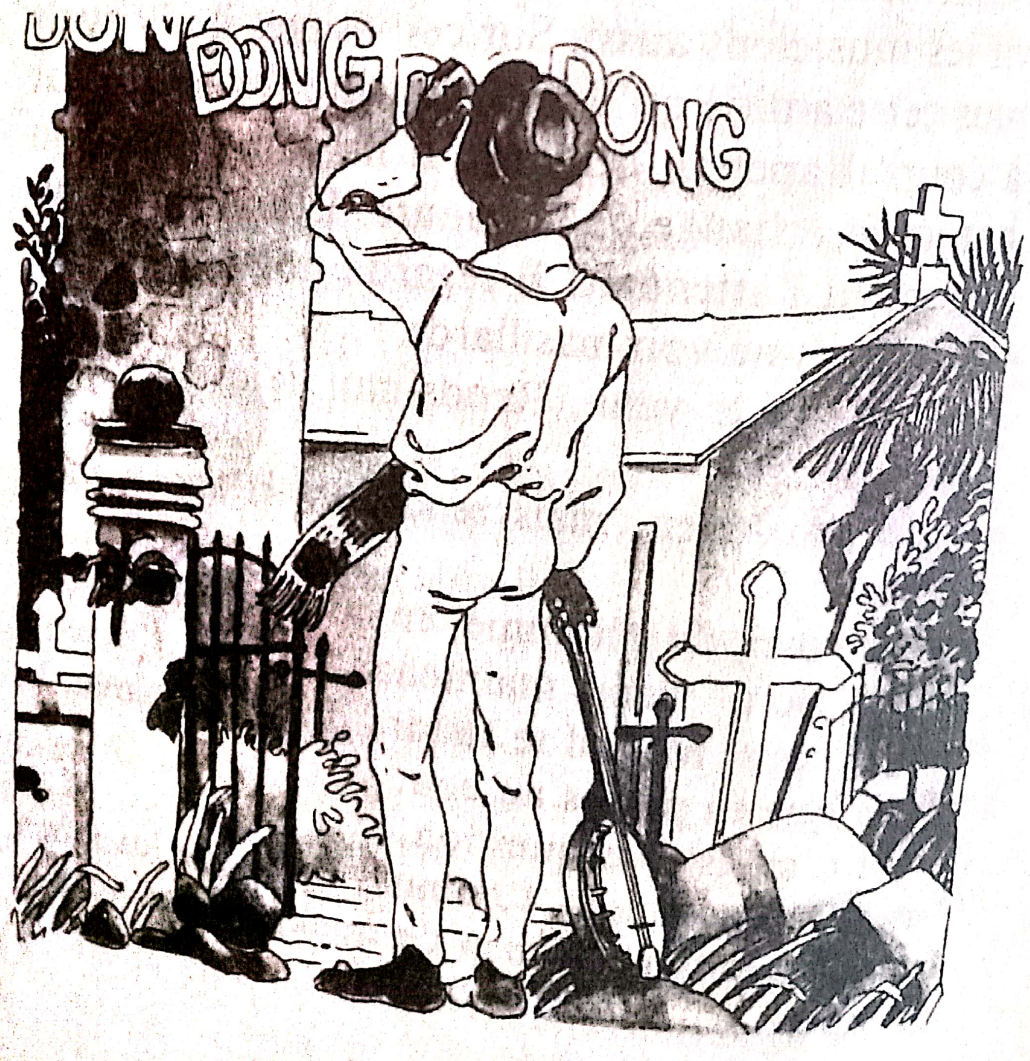
En disant ces mots, l'homme au banjo lui lança les ossements et avança de quelques pas vers le groupe.

Scanned with OKEN Scanner

— Non ! Ils hurlèrent tous. Non ! Va-t-en si tu ne veux pas te joindre à nous, si tu ne veux pas enlever ce que tu as au cou. N'approche pas !

L'homme au banjo voyant qu'il n'avait plus rien à faire en ces lieux, s'en alla. Il passa par les avenues toujours illuminées. Bientôt il était à la grande entrée. Il la franchit et sur-le-champ, tout s'éteignit de l'autre côté. Et il était en face de l'atroce vérité, car « de l'autre côté », c'était un cimetière abandonné.

L'horloge de l'église, au même instant, *égrena*[8] les douze coups de minuit.



Notes :

1. *Joyeux luron :* bon vivant, insouciant et toujours prêt à s'amuser.
2. *Bandoulière :* bande de cuir ou d'étoffe portée en diagonale sur la poitrine pour soutenir un objet.
3. *Imputer à :* mettre sur le compte de.
4. *Bifurquer :* abandonner une voie pour en suivre une autre.
5. *S'amenuiser :* devenir petit.
6. *Acquiescement :* consentement, acceptation.
7. *Rumeur :* bruit confus de voix, bruit assourdi de nombreux sons, de chocs.
8. *Égrener :* faire entendre un à un, de façon détachée.

Répondons aux questions :

1. En quelques mots faites le portrait du héros de ce conte.
2. Pourquoi, selon vous, le conte insiste-t-il sur le fait que les deux femmes *semblaient flotter* ?
3. Quelles leçons pouvez-vous tirer de ce conte ?
4. Pourquoi les personnes qui avaient invité l'homme au banjo à se joindre à elles ne voulurent-elles pas qu'il s'approchât d'elles ?
5. Quelle(s) résolution(s) l'homme au banjo a-t-il pu prendre après l'aventure vécue dans le conte ? Justifiez votre réponse.
6. « L'HOMME AU BANJO » est un conte que l'on aime raconter lors des veillées funèbres. Le trouvez-vous approprié à de telles occasions ? Pourquoi ?

Scanned with OKEN Scanner

LA VEUVE ET SON FILS

Il était une fois une veuve qui n'avait qu'un fils. Celui-ci, malgré toute sa bonne volonté, n'arrivait pas à trouver d'emploi. Un jour, l'enfant parla ainsi à sa vieille mère :

— Mère, malgré tous mes efforts, je suis sans travail. Cela me peine d'avoir à dépendre de toi. Je vais m'en aller loin d'ici, je vais aller trouver le Bon Dieu pour lui demander pourquoi l'on ne m'offre jamais de travail.

L'enfant partit. Sur sa route, il rencontra un roi qui lui demanda où il allait.

Scanned with OKEN Scanner

— Je vais chez le Bon Dieu, répondit l'enfant. Lui me dira pourquoi l'on ne m'offre pas d'emploi.
Le roi dit :

— Profites-en pour lui présenter une requête de ma part. Tous les jours je fais construire un pont. Au cours de la nuit ce pont s'écroule m'obligeant à le reconstruire le lendemain. Demande à Dieu pourquoi ce pont s'écroule.
L'enfant promit qu'il le demanderait à Dieu et il reprit sa route. Bientôt il rencontra un homme qui voulut savoir où il allait et l'enfant le lui dit.
— Quand tu verras le Bon Dieu, veux-tu bien lui demander pourquoi le manguier qui pousse devant ma porte produit des fruits qui pourrissent... Tu voudras bien me rendre ce service ?
— Tu peux compter sur moi, dit l'enfant.
Il se remit à marcher et voilà qu'il rencontra une femme. A celle-ci aussi l'enfant confia où il allait.
— Tu seras gentil de demander à Dieu pourquoi les deux bœufs que j'ai dans l'étable ne sont jamais d'accord, pourquoi ils sont toujours à se battre.

— Je le lui demanderai, déclara l'enfant.
Après avoir parcouru une certaine distance, l'enfant faillit *culbuter*[1] sur un serpent. Celui-ci ne lui voulait aucun mal, il lui demanda où il allait.
— Chez le Bon Dieu, répondit l'enfant.

Scanned with OKEN Scanner

— Essaie de savoir pourquoi je suis toujours malade.
— J'essaierai, dit l'enfant.

Il reprit sa route. Il faisait maintenant nuit noire et il ne savait où aller. Au loin il y avait une cahute à l'aspect étrange. Il s'y rendit et y vit un vieux couple. Le vieillard lui dit :
— Entre, entre, car dehors rôdent des animaux sauvages qui risquent de te dévorer. Entre donc !
— Qu'est-ce qui te prend ? *chevrota*[2] la vieille. Pourquoi accueilles-tu cet enfant ? Chasse-le.
— Non, répliqua le vieillard. Si nous le chassons, je ne donne pas cher de sa vie... Tant qu'il sera ici, sa vie ne sera pas en danger. Il passera la nuit dans notre cahute, et au matin, il s'en ira.
— En tout cas, dit la vieille, il ira au lit sans dîner, ne compte pas sur moi pour le nourrir cette nuit.
— Qu'à cela ne tienne, répondit son mari, il partagera mon repas !

Après avoir donné à manger à l'enfant, le vieillard lui demanda de se mettre entre lui-même et sa femme, de crainte qu'en tombant du lit pendant son sommeil, il fût dévoré par quelque bête féroce qui parvenait de temps en temps à se glisser à l'intérieur de la cahute. Refus catégorique de la femme : les animaux pouvaient bien dévorer l'enfant, en quoi cela la gênerait ? Voyant que sa femme ne changerait pas d'avis, l'homme se

Scanned with OKEN Scanner

Scanned with OKEN Scanner

plaça entre l'enfant et la vieille. Mais, au cours de la nuit, le vieillard se leva, mit l'enfant entre lui et sa femme et se rendormit. La femme, croyant qu'il s'agissait de l'enfant, fit tomber son mari du lit et les bêtes féroces eurent vite fait de le dévorer. Ce n'est qu'au matin que la vieille se rendit compte de sa *méprise*[3]. Folle de colère, elle chassa l'enfant.

De nouveau l'enfant se mit en route. Il marcha jusqu'au moment où il rencontra un vieillard couvert de plaies.

— Où vas-tu ? demanda l'homme.

— Chez le Bon Dieu.

En fait, le vieillard couvert de plaies n'était autre que le Bon Dieu, mais l'enfant était loin de le deviner. Le vieillard déclara :

— Puisque cela ne *t'a* pas *répugné*[4] de me parler, tu verras bientôt le Bon Dieu. Sois patient et tu le verras apparaître dans un plateau en or. Demande-lui tout ce que tu désires.

Quand il eut dit ces paroles, le vieillard disparut et à sa place apparut un plateau d'or dans lequel il y avait un bébé. L'enfant demanda au bébé tout ce qu'il voulait savoir. Après avoir écouté attentivement, le bébé déclara :

— Le roi dont le mur s'écroule chaque nuit doit marier l'une de ses filles. Ce n'est qu'à ce prix qu'il aura la tranquillité. Dis-le lui.

— Je le lui dirai, répondit l'enfant.

— La femme dont les bœufs sont toujours à se battre devra les séparer. Dis-le lui.

Scanned with OKEN Scanner

— Je le lui dirai, répondit l'enfant.
— Le propriétaire du manguier doit creuser au pied de l'arbre. Là il trouvera un vase rempli de pièces d'argent. C'est ce vase qui empêche les fruits de cet arbre de mûrir. C'est à cause de ce vase que les fruits pourrissent. Dis-le lui.
— Je le lui dirai, répondit l'enfant.
— Dans la gorge du serpent il y a un gros diamant. Une fois ce diamant enlevé, le serpent retrouvera la santé. Dis-le lui.
— Je le lui dirai, répondit l'enfant.
L'enfant était tout heureux de ces renseignements, tout heureux à l'idée de pouvoir rendre service à ceux qui lui avaient confié leurs peines, tant et si bien qu'il en oublia pourquoi il était venu trouver le Bon Dieu.

Sur la route du retour, il rencontra le serpent auquel il fit part des recommandations du Bon Dieu.
— Je vais ouvrir la bouche, dit le serpent. Prends le diamant, je te le donne. Surtout n'aie aucune crainte, je ne te veux aucun mal.
L'enfant débarrassa le serpent du diamant et continua sa route. Il rencontra la femme dont les bœufs étaient toujours à se battre. Il lui fit part des conseils du Bon Dieu.
— Je t'offre un des bœufs, dit la femme, emporte-le. C'est le meilleur moyen de les séparer.
Plus loin sur sa route, il rencontra l'homme à qui

Scanned with OKEN Scanner

appartenait le manguier. Il fit savoir à l'homme ce que le Bon Dieu lui avait recommandé.
— Creuse sous le manguier toi-même, dit l'homme, et quand tu auras découvert le vase rempli de pièces d'argent, prends-le pour toi.
L'enfant fit comme l'homme lui avait demandé, prit le vase et s'en alla. En route, il rencontra le roi auquel il répéta ce que le Bon Dieu avait conseillé.
— Epouse l'une de mes filles, dit le roi et sois assuré d'une bonne *dot*[5].
Et l'enfant épousa la princesse.

Quand la veuve vit revenir son fils, elle *fut au comble de la consternation*[6].
— Bien sûr, tu n'as pas trouvé de travail ? Que t'a dit le Bon Dieu ? Où as-tu trouvé toutes ces choses que tu as avec toi ? Tu les as certainement volées ! Enfin, quelle est donc cette belle jeune fille ?

L'enfant se mit alors à raconter à sa mère ce qui s'était passé. La vieille fut convaincue que son fils disait la vérité. Elle se réjouissait de ce que, grâce à la générosité de son fils envers *autrui*[7], leur existence n'allait plus être aussi noire qu'elle avait été. Désormais, en effet, ils étaient riches et n'avaient plus à se soucier du lendemain.

Scanned with OKEN Scanner

Notes :

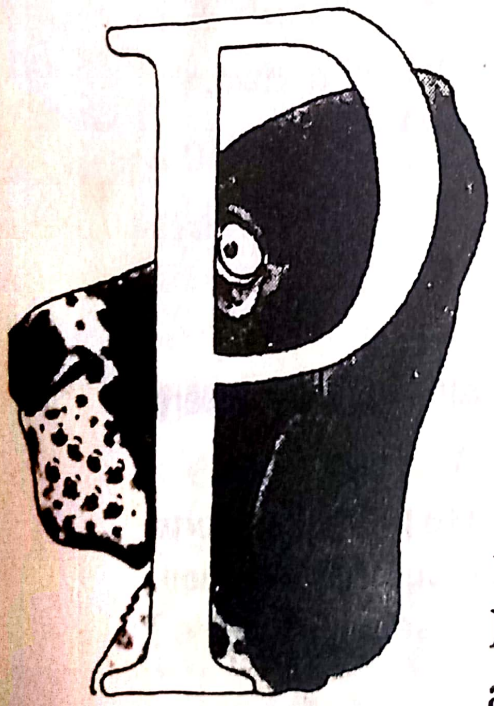
1. *Culbuter :* tomber à la renverse.
2. *Chevroter :* parler d'une voix tremblotante.
3. *Méprise :* erreur.
4. *Répugner :* faire horreur, déplaire, dégoûter.
5. *Dot :* ensemble des biens qu'une femme apporte au nouveau foyer en se mariant.
6. *Être au comble de la consternation :* très désagréablement surpris.
7. *Autrui :* les autres hommes.

Répondons aux questions :

1. Quels sont les traits les plus marquants du caractère du héros de ce conte ?
2. Jugez-vous utile ou inutile au conte la partie qui commence au moment où l'enfant est accueilli par le vieillard et finit au moment où il est chassé par la vieille ? Justifiez votre réponse.
3. Résumez ce conte en quelques phrases.
4. Dans ce conte quelle est la part du merveilleux et quelle est celle du réel ?
5. Quelle leçon pourrait-on dégager de ce conte ?

Scanned with OKEN Scanner

L'HISTOIRE DE FINAUD



Par un après-midi d'été, Mitzie et Suzanne, deux adolescentes, revenaient du collège. Mitzie était âgée d'environ quinze ans, alors que Suzanne pouvait bien avoir treize ans. Elles étaient d'une famille nombreuse et habitaient dans l'est de la capitale. En ce temps-là, cette région était assez solitaire. Il y avait peu de maisons, chacune étant blottie dans un environnement de verdure. Les gens y vivaient heureux. C'était pour les enfants un vrai paradis offrant de vastes plaines pour leurs jeux.

Scanned with OKEN Scanner

La famille de Mitzie et de Suzanne n'était pas très aisée. Surtout depuis la mort de leur père, qui avait succombé à la suite d'une crise *cardiaque*[1], en la présence même de Suzanne qui n'avait alors que sept ans. Cette mort *prématurée*[2] avait laissé un grand vide dans la famille, et si l'on préférait ne pas en parler, l'on n'y pensait pas moins. Quant à Suzanne, le décès subit de son père lui avait fait comme une *balafre*[3] au cœur. La famille était respectée des gens du voisinage, la mère, qui s'appelait Rose, inculquant à ses enfants un sens aigu de la justice et de l'honnêteté.

C'était l'époque où le chemin de fer étendait son *réseau*[4] sur l'île entière. Port-Louis, la capitale, en était comme le centre nerveux, d'où partaient les *impulsions*[5] vers les régions les plus éloignées.

Les deux enfants revenaient donc du collège, après être descendues à la gare Victoria. Elles se dirigeaient vers le faubourg de l'est qu'elles comptaient atteindre après une demi-heure de marche. Après qu'elles eurent parcouru une certaine distance, elles eurent la sensation d'une présence derrière elles, comme si quelqu'un les observait. Elles se retournèrent et virent un très beau chien. Son pelage était blanc avec de petites taches noires. Il avait les oreilles pendantes. Oui, c'était un très beau chien. Et pourtant elles en avaient vu, de beaux chiens ! En effet, leur père

Scanned with OKEN Scanner

n'avait-il pas été un bon chasseur ? On se souvient encore de lui comme ayant été l'un des plus adroits de la région. Et des mieux équipés aussi ! Ses chiens, il s'en occupait personnellement, pour être sûr qu'ils ne manquaient de rien. Non, vraiment, les deux enfants n'avaient jamais vu de chien aussi beau...

Elles cessèrent de marcher. Le chien fit de même. Il les regardait de ses yeux tristes. Il y avait dans ces yeux quelque chose d'humain et qui suppliait. Il regardait les enfants, bien droit sur ses pattes solides.

— C'est un chien de chasse, fit Suzanne. Regarde ces oreilles pendantes !

— Oui, c'est bien un chien de chasse, répondit Mitzie. Mais pourquoi donc est-il seul, sans son maître, à pareille heure ? Qu'allons-nous faire ?

— Nous ne pouvons tout de même pas le chasser. Ce serait trop cruel. Tu n'as qu'à regarder ses yeux, ils sont si tristes !

— Si nous l'abandonnons ici, il risque de s'égarer. Mais vois-tu, Suzanne, ce chien ne nous appartient pas. Continuons notre route, nous verrons bien.

Les deux enfants se remirent donc à marcher. L'animal avait dû comprendre qu'elles ne lui voulaient aucun mal. Il les suivit jusqu'à chez elles, où on lui trouva une place dans le *chenil*[6]. Bientôt, pensaient les enfants, le propriétaire du

chien viendrait le réclamer : cela ne saurait tarder, tant l'animal était beau et en bonne santé. Mais aucune réclamation ne vint. On consulta les journaux : rien ! Les jours passèrent et Rose jugea que le chien ne pouvait rester perpétuellement dans le chenil. Un jour, elle décida de le laisser sortir, le confiant à la garde des enfants. Petit à petit il se noua entre les enfants et l'animal une solide amitié. Chaque fois qu'elles rentraient du collège, elles libéraient le chien. Et ce n'étaient alors que des jeux dans les espaces verts du voisinage. Jusqu'à la nuit on entendait les cris de joie des enfants et les aboiements du chien. Parfois, toute triste, Suzanne disait qu'il était vraiment dommage que leur père ne fût plus de ce monde. Quelles parties de chasse n'aurait-il pas faites avec un tel chien ! Et les jours passaient, les enfants souhaitant maintenant que le chien ne fût pas réclamé. Elles pensaient que si cela devrait arriver, ce serait vraiment malheureux, car ce chien faisait désormais partie de leur univers. Elles lui avaient même trouvé un nom auquel il répondait volontiers : Finaud, nom qui ne pouvait être plus approprié !

Un samedi après-midi, alors que Mitzie et Suzanne qui avaient avec elles leur nouveau compagnon, regardaient les passants, il se produisit quelque chose d'inattendu. En effet, Finaud, comme pris de folie, les quitta sur place,

bondit au-dessus d'une voiture qui venait brusquement d'apparaître. La voiture s'arrêta et un homme en descendit. Il se dirigea vers les deux enfants à qui il posa des questions au sujet de Finaud.

— Oui, admirent-elles, ce chien ne nous appartient pas. Nous l'avons rencontré par hasard.

Comme l'homme leur déclara que c'était son chien, elles lui promirent de le lui rendre. Il suffisait de le retrouver. Mais comment le retrouver ? Car Finaud avait tout bonnement disparu ! Et les voilà tous trois appelant le chien, le cherchant partout. Par les sentiers d'abord, où l'animal et ses deux amies avaient si souvent couru. Dans les bosquets ensuite. Dans les taillis, les fourrés. Partout. Ils appelaient toujours Finaud, mais celui-ci ne venait pas. Ils cherchèrent longtemps, longtemps, jusqu'au point où l'homme, ne pouvant plus attendre, allait reprendre la route. C'est alors que Suzanne découvrit Finaud se cachant sous des *ronces*[7]. Le cœur gros, elle fit part de sa triste découverte. Et, tous trois, ils se mirent à retirer Finaud de cet abri qu'il ne voulait pas quitter. C'est tout tremblant, et avec des yeux de nouveau tristes, que Finaud fut conduit jusqu'à la voiture.

L'étrange comportement de l'animal surprenait les deux sœurs. Elles ne pouvaient comprendre pourquoi Finaud, d'ordinaire si joyeux, avait eu tout à coup une telle peur et était devenu si triste.

Scanned with OKEN Scanner

Elles en demandèrent la raison à l'homme. Celui-ci, manifestement gêné, leur déclara que Finaud était un chien qui ne voulait plus chasser. Dieu sait pourtant qu'il était un excellent chien de chasse ! Mais depuis peu cela lui répugnait de *lever les lièvres*[8] et de les poursuivre pour les tuer. Un jour, c'était celui où les enfants avaient vu Finaud pour la première fois, le chien était parti. L'homme n'avait pas jugé utile de mettre un avis dans les journaux, étant sûr que l'animal reviendrait, mais il s'était trompé. L'homme, avant de s'en aller, remercia les deux enfants et promit de revenir bientôt leur donner des nouvelles du chien. Mais ce n'étaient que des promesses, il ne devait jamais revenir...

Ce samedi soir, Mitzie et Suzanne ne cessaient de parler de Finaud. Leur mère essayait tant bien que mal de leur faire comprendre qu'elles devaient accepter ce qui s'était passé, puisque Finaud ne leur appartenait pas. Le repas fut triste, chacun désirant retrouver son lit au plus vite. Et de nouveau Mitzie et Suzanne se mirent à *se remémorer*[9] le temps que Finaud avait passé chez elles. Bientôt Mitzie s'endormit, laissant Suzanne seule avec ses souvenirs, mais la fatigue ne tarda pas à avoir raison d'elle aussi.
Ce soir-là, Suzanne rêva de Finaud. Elle le revit courant avec elle dans les espaces verts. Elle revit Finaud, si doux, si intelligent ! Et qui savait si bien jouer !

Scanned with OKEN Scanner

Notes :

1. *Cardiaque :* du cœur.
2. *Prématuré :* qui arrive avant le temps normal.
3. *Balafre :* cicatrice.
4. *Réseau :* ensemble des lignes, des voies de communication : réseau de chemin de fer, réseau routier, réseau aérien, etc.
5. *Impulsion :* mouvement communiqué à un corps, à un organisme, etc., par une force quelconque.
6. *Chenil :* abri pour les chiens (de chasse). — Lieu où on loge des chiens.
7. *Ronce :* branche, tige épineuse et basse.
8. *Lever les lièvres :* les faire sortir de leur gîte, de leur repaire, les faire partir pour pouvoir les tirer.
9. *Se remémorer :* reconstituer avec précision, retrouver dans sa *mémoire.*

Répondons aux questions :

1. Auriez-vous aimé vivre à l'époque où se déroule ce conte ? Pourquoi ?
2. On dit que la mère inculquait à ses enfants un sens aigu de l'honnêteté. Pensez-vous qu'elle avait réussi en ce qui concerne Mitzie et Suzanne ? Qu'est-ce qui le prouve dans ce conte ?
3. Si vous aviez été la mère des enfants, qu'auriez-vous fait en voyant arriver celles-ci avec le chien ?

Scanned with OKEN Scanner

4. D'après ce conte, le nom que les enfants avaient donné au chien *« ne pouvait être plus approprié »*. Qu'est-ce que cela signifie ? Approuvez-vous personnellement cette opinion ?

5. Pourquoi Finaud avait-il disparu après avoir bondi au-dessus de la voiture ?

6. Selon vous, l'homme était-il vraiment le propriétaire du chien ? Justifiez votre réponse.

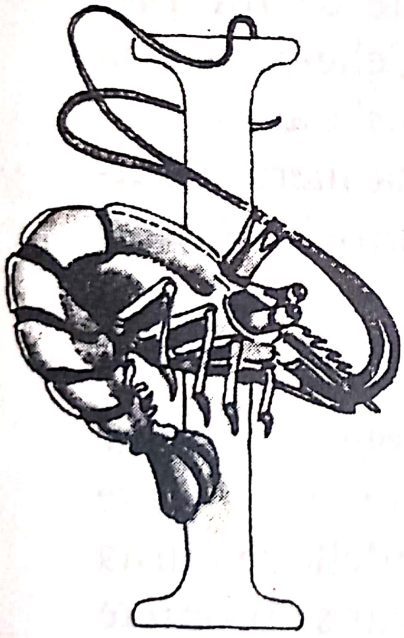
7. *« Quelques jours plus tard, l'homme s'en alla chasser avec Finaud... »* Imaginez la suite.

8. Faites le portrait de Mitzie ou de Suzanne. Laquelle des deux enfants semble avoir une plus grande affection pour l'animal ?

9. Ce conte insiste sur certaines qualités du chien. Laquelle de ces qualités préférez-vous ?

Scanned with OKEN Scanner

LA REINE-CREVETTE



Il était une fois un roi et une reine. Un jour qu'ils *prenaient le frais*[1] dans leur jardin, la reine dit au roi :

— Regarde ce jeune *martin*[2]. Vois comment la mère du jeune martin étant morte, la nouvelle femelle le maltraite. Il en sera de même à ma mort. Quand je serai morte, tu te remarieras et ta femme maltraitera ma fille.

Le roi protesta avec véhémence :

— Pourquoi te tourmentes-tu ainsi ? Pourquoi parles-tu de mourir ? Et même si tu mourais, ta fille ne serait pas maltraitée. Tu oublies qu'elle est aussi la mienne !

Scanned with OKEN Scanner

Quelques années plus tard, la reine mourut. Le roi la pleura amèrement. Cependant, il se disait qu'il ne pourrait vivre seul. Il se remaria avec une autre reine, elle-même mère d'une princesse. Ce que la première reine avait craint arriva, car à peine la nouvelle reine était-elle au palais qu'elle obligea la fille de la première à travailler comme domestique. Elle devint la bonne à tout faire du palais.

Cependant la première reine, à sa mort, *s'était incarnée*[3] dans une énorme crevette vivant dans la rivière qui coulait dans le voisinage du palais. Un jour que sa fille était en quête de fourrage pour les animaux, elle l'appela. Celle-ci vint au bord de la rivière et sa mère lui parla ainsi :
— N'aie aucune crainte : je suis ta mère. Pourquoi donc es-tu si sale ? Viens, approche. Que je m'occupe un peu de toi...

La crevette se mit en effet à s'occuper de la jeune fille, la coiffant et lui procurant une robe toute neuve. Et c'est toute rayonnante qu'elle retourna au palais, étonnant tout le monde par sa propreté et sa belle robe. Le lendemain, la deuxième reine l'obligea à revêtir de nouveau des vêtements pouilleux, mais quelle ne fut sa surprise de la revoir le soir aussi joyeuse, aussi belle et aussi propre que la veille. Afin de *percer le secret*[4] de la jeune fille, la reine demanda à sa propre fille de la

suivre sans se faire remarquer. Et c'est de cette manière que la reine apprit ce qui se passait tous les jours à la rivière.
La méchante reine dit à sa fille :
— Gardons-nous de révéler ce que nous savons. Ce soir, quand le roi rentrera, je *feindrai*[5] d'être malade. Je dirai que seul le sang de crevette peut me guérir. Tu indiqueras au roi où se trouve cette crevette : il nous faudra à tout prix nous en défaire, car elle est vraiment trop généreuse envers la fille du roi.

Quand arriva le soir, la reine prétendit souffrir d'une migraine telle que seul le sang de crevette pourrait l'en soulager. Elle déclara au roi qu'elle savait où trouver la crevette qu'il fallait tuer. Le roi était étonné de ce qu'il entendait. Pourquoi donc le sang de crevette, et même le sang d'une crevette particulière ? Mais, pour ne pas déplaire à sa femme, il promit à celle-ci qu'elle aurait le remède qu'elle souhaitait.
Le lendemain, la fille de la reine conduisit le roi à la rivière. La crevette, grâce à une vertu qu'elle avait, savait que le roi venait pour la tuer. Elle ne se montra pas, laissant le roi dans le plus grand désespoir de ne pas l'avoir trouvée, d'autant qu'il aimait beaucoup sa femme.

Le surlendemain, la fille du roi alla comme d'habitude chercher du fourrage pour ses bœufs. La crevette, sortant de sa cachette, lui parla en ces termes :

Scanned with OKEN Scanner

— Ce soir le roi viendra me capturer pour me tuer. Tu n'as aucune crainte à avoir. Ecoute donc très attentivement mes recommandations. Quand le roi m'aura capturée, il me videra de mon sang. Il me fera cuire par la suite. Tu ne prendras pas part au repas. Lorsqu'ils auront mangé, tu prendras tout ce qui restera de moi et tu iras l'enterrer près de la fenêtre du prince dont les terres avoisinent celles de ton père. Ne pleure pas, tes pleurs ne les empêcheront pas de me tuer. D'ailleurs il me faudra mourir. Tu comprendras pourquoi plus tard.

Pendant que tout cela se passait, la fille de la reine observait... Elle ne pouvait entendre ce que disait la crevette, mais elle savait maintenant l'endroit exact où elle se cachait, d'autant que la crevette faisait tout pour le lui révéler.

Quand le roi rentra au palais ce soir-là, la reine semblait être dans les plus horribles convulsions : il lui fallait à tout prix le remède à son mal. Le lendemain la crevette fut capturée et vidée de tout son sang dont on *enduisit*[6] la tête de la reine qui, comme par miracle, recouvra la santé. Et comme la crevette l'avait prédit, on la fit cuire, mais la fille du roi jeûna ce soir-là.
Lorsqu'elle se fut assurée que tout le monde dormait, la fille du roi, suivant les conseils de sa mère, alla enterrer ce qui restait de la crevette près de la fenêtre du prince. Au matin, lorsque

les domestiques du prince voulurent ouvrir la fenêtre, ils ne purent le faire. Ils se rendirent finalement compte qu'à la place où la jeune fille avait enterré les restes de la crevette, il avait surgi un arbre gigantesque qui avait des pièces d'or et d'argent en guise de feuilles. Ils firent part de cette découverte pour le moins étonnante au prince.

Le prince eut tout à coup une idée étrange. Il dépêcha partout des messagers pour annoncer qu'il épouserait celle qui parviendrait à arracher l'arbre. L'idée était étrange, n'est-ce pas ? Comment un humain parviendrait-il à réaliser ce que demandait le prince ? Et pourquoi voulait-il détruire un arbre qui avait des feuilles d'or et d'argent ? Quoi qu'il en soit, la cour du palais du prince regorgeait bientôt de gens. Mais personne ne put arracher l'arbre.

La reine se disait qu'après tout sa fille pouvait bien être celle que favorisait le destin. La fille de la reine s'essaya donc, mais c'était peine inutile.

On dit au prince qu'il y avait une autre fille au palais. Au palais ? Enfin, si l'on veut, car celle dont on parlait se trouvait toujours soit à la cuisine soit à l'étable.

— Faites venir cette jeune fille, dit le prince.

— Prince, dit la reine, vous perdez votre temps. Ce n'est qu'une *souillon*[7], une idiote. Comment voulez-vous qu'elle vienne ici ?

— Faites la venir, insista le prince.

Scanned with OKEN Scanner

La reine, bien malgré elle, fit chercher la fille du roi. Arrivée près de la fenêtre, la jeune fille toucha l'arbre qui tomba sur-le-champ. Le prince en fut tout étonné et heureux.

Le mariage du prince et de la jeune fille fut célébré au cours des jours suivants. Les plus grands monarques du monde furent invités aux noces.

Scanned with OKEN Scanner

Notes :

1. *Prendre le frais :* respirer l'air frais du dehors.
2. *Martin :* oiseau passereau, insectivore.
3. *S'incarner :* se revêtir d'un corps charnel, d'une forme humaine ou animale.
4. *Percer un secret :* parvenir à le découvrir.
5. *Feindre :* prétendre, faire semblant.
6. *Enduire :* recouvrir (une surface) d'une matière plus ou moins molle qui l'imprègne.
7. *Souillon :* servante malpropre, sale.

Répondons aux questions :

1. Les craintes de la première reine étaient-elles justifiées ? Comment ?
2. Pensez-vous que le roi savait que sa fille était maltraitée ? Justifiez votre réponse.
3. La crevette déclara à sa fille : « *... il me faudra mourir. Tu comprendras pourquoi plus tard.* » Pourquoi la crevette avait-elle à mourir et que comprit la princesse plus tard ?
4. Quel conte celui de la REINE-CREVETTE vous rappelle-t-il ? Qu'est-ce qui les rapproche, qu'est-ce qui les différencie ?
5. Quels sont les défauts de la deuxième reine ?

Scanned with OKEN Scanner

LE BŒUF, LE SINGE ET LE LIÈVRE

Dans un bois vivaient en parfaite amitié un bœuf, un singe et un lièvre. Si les trois animaux étaient de bons amis, il demeure qu'une plus grande affection liait le bœuf et le singe. En effet, on les voyait toujours ensemble, le bœuf portant le singe partout sur son dos.

Non loin de ce bois se dressait le château du roi. Le *monarque*[1] avait un superbe *potager*[2] au milieu duquel il y avait un bassin d'où ses hommes puisaient l'eau pour arroser les légumes. Il poussait aussi en ces lieux un pommier chargé de très beaux fruits. C'est dans ce potager que les trois compères trouvaient leur nourriture.

Scanned with OKEN Scanner

Très tôt le matin, le bœuf, accompagné de son ami le singe, venait de son pas pesant dans le potager. Il choisissait alors les meilleurs choux tandis que le singe *savourait*[3] les plus belles pommes. Il lui suffisait de se faire porter sous le pommier et le malin de s'en donner alors à cœur joie. Il en était de même tous les matins. Après avoir bien mangé, ils s'en retournaient chez eux pour faire la sieste.

Étant de nature paresseuse, le lièvre préférait y aller plus tard. Il se rendait au potager aux heures où la rosée commençait à s'évaporer aux rayons du soleil. Encore engourdi de sommeil, il se laissait glisser *nonchalamment*[4] dans le bassin. Le contact de l'eau le réveillait pour de bon ! Il se dirigeait alors vers les laitues, rognant par ci, grignotant par là, choisissant, en fin *gourmet*[5] qu'il était, ce qu'il y avait de mieux. Cela fait, *repu*[6], il s'en allait lui aussi se reposer, à côté de ses deux amis fidèles, le bœuf et le singe.

Le roi, pour sa part, s'étonnait que malgré les soins que l'on apportait au potager, malgré les gens qu'il payait pour s'en occuper, ce potager ne lui donnait guère satisfaction. Bien au contraire, il trouvait que ses légumes disparaissaient et que ceux qui restaient étaient dans un piteux état. Quant à ses pommes, il préférait ne pas y penser ! Il fit appeler ses jardiniers et les blâma de ne pas s'occuper comme il se devait de son jardin. Les

Scanned with OKEN Scanner

jardiniers dirent au roi qu'ils étaient le jouet de quelque filou et qu'ils feraient de leur mieux pour lui mettre la main au collet. Le roi eut une meilleure idée : il conseilla à ses hommes de dresser un piège à côté des choux, un autre à côté des laitues et un troisième, d'un type particulier, près du pommier. Il était persuadé que, grâce à ces pièges, il saurait bientôt qui osait ainsi se moquer de lui et de ses gens.

Le lendemain, le bœuf, portant comme d'habitude le singe sur son dos, arriva au potager. Il se mit à ses choux, choisissant les plus beaux, comme à l'accoutumée. Petit à petit il s'avança jusqu'aux abords du piège où les choux étaient les plus tentants. Le singe, entre-temps, mangeait les plus belles pommes. Il descendit de l'arbre et,tout alourdi du repas qu'il venait de faire, il s'avança en direction du bœuf... Tout à coup... pouf ! le voilà tombant dans le piège avant qu'il eût pu se rendre compte de ce qui lui arrivait. Il essaya de se libérer, mais en vain.

Le bœuf, entendant tout le vacarme que faisait son ami, se demandait ce qui pouvait bien se passer. Il comprit que son ami était pris au piège, dont malheureusement il ne pouvait le libérer. A son grand regret, il résolut de s'en aller. Essuyant une larme, il prit le chemin du retour, mais voilà que, patatras ! il tomba dans le piège qu'on lui avait destiné. Les voilà donc pris tous les deux !

Scanned with OKEN Scanner

Peu de temps après, les jardiniers virent que deux pièges avaient fonctionné. Ils y jetèrent un coup d'œil.

— Ainsi, c'est vous, firent-ils. C'est donc vous qui nous causiez tant de soucis. Eh bien, vous serez servis comme vous le méritez !

Cela dit, ils ligotèrent le bœuf et le singe et les conduisirent au roi. Le jugement fut rapide : le bœuf fut livré au boucher et, en ce qui concerne le singe, il fut mis dans une cage !

Pendant ce temps, le lièvre s'était réveillé. Ouvrant à peine les yeux, il se laissa glisser dans le bassin. *Ragaillardi*[7], il savoura ses laitues et s'apprêta à regagner le bois. Mais voici que tout à coup, au beau milieu du potager, il vit une belle pierre plate, toute noire et lustrée.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il, quelle veine est la mienne. Je me suis bien baigné, j'ai bien mangé, et maintenant que vois-je ? Cette belle pierre qui m'attend. Vraiment, j'en ai de la chance !

Cela dit, l'animal s'avança, s'étendit sur la pierre, *prenant ses aises*[8]. Il y resta jusqu'au moment où, le soleil tapant dur, il se décida à rentrer. Mais quand il voulut se remettre sur ses pattes, il ne put le faire : il était collé à la pierre ! Il se débattit pour se libérer, mais en vain. Il *gigota*[9] tant que non seulement ses quatre pattes et son dos, mais encore sa tête, étaient pris dans

cette matière noire que le roi avait fait mettre sur la pierre. C'était donc cela son piège *d'un type particulier* !

Dans l'après-midi, les jardiniers du roi trouvèrent le malfaiteur prisonnier sur la pierre. Ils la soulevèrent chargée du compère et l'apportèrent au roi. Le monarque ordonna que le lièvre fût enfermé dans une cage. Le lendemain le lièvre fut exécuté et fut servi en *salmis*[10] au roi. Tel fut donc le triste sort du lièvre.

Le singe, à qui l'on avait apporté les nouvelles de la mort de ses amis, pleurait sur son sort. Il se disait que le roi était sans pitié et ne voyait pas comment il pourrait s'en tirer. Le jugement du roi tomba : le troisième filou serait tué immédiatement. En voyant arriver les gens du roi, le singe se mit à trembler. Les hommes, s'approchant de la cage, dirent au prisonnier :

— C'est ton tour. Prépare-toi.

Le singe supplia :

— Messeigneurs, laissez-moi une chance. De grâce, libérez-moi et je vous promets de ne plus vous causer d'ennuis.

— Non, fut la réponse. Tu nous as assez nui. Te libérer ? Quelle idée ! D'ailleurs le roi réclame ta mort immédiate.

— Permettriez-vous alors à un condamné à mort de prier ? demanda le singe.

Les hommes se concertèrent et ils accordèrent au singe quelques minutes pour recommander son

âme à Dieu. Le singe se mit à genou, ferma... un œil et fit semblant de prier. Les hommes du roi, voyant le condamné plongé dans sa méditation, ouvrirent la cage tout en palpant la corde avec laquelle ils devaient pendre le singe. Celui-ci, comme un éclair, se précipita hors de la cage. L'un des hommes n'eut que le temps de se saisir de la queue de l'animal. Il tira si fort sur la queue, que la peau lui en resta dans la main. Mais le singe réussit à s'enfuir !

Aucun des hommes ne voulut assumer la responsabilité de l'évasion du condamné. C'est donc bien malgré lui que celui qui avait laissé échapper le singe s'en alla rendre compte de leur mission au roi. Celui-ci, plein de colère, s'exclama :

— Ainsi tu as laissé s'enfuir ce félon ! Eh bien, c'est toi qui seras châtié à sa place !

Scanned with OKEN Scanner

LE BŒUF, LE SINGE ET LE LIÈVRE

Scanned with OKEN Scanner

Notes :

1. *Monarque :* roi, prince.
2. *Potager :* jardin destiné à la culture des légumes (et de certains fruits) pour la consommation.
3. *Savourer :* manger avec toute la lenteur et l'attention requises pour apprécier pleinement.
4. *Nonchalamment :* avec un manque d'ardeur, de vivacité.
5. *Gourmet :* personne qui apprécie le raffinement en matière de boire et de manger.
6. *Repu :* qui a mangé à satiété.
7. *Ragaillardi :* auquel on a rendu de la vitalité, de l'entrain.
8. *Prendre ses aises :* s'installer, s'étaler de façon peu discrète.
9. *Gigoter : Fam.* Agiter sans cesse ses jambes, ses bras, ou tout son corps.
10. *Salmis :* préparation culinaire composée de pièces de gibier rôties, que l'on sert avec une sauce spéciale. Cette sauce est appelée *sauce salmis.*

Répondons aux questions :

1. Pensez-vous que les jardiniers du roi faisaient bien leur métier ? Justifiez votre réponse.
2. Le roi demanda à ses hommes de préparer un type particulier de piège parmi les trois qu'il destinait au(x) malfaiteur(s).
   A quel genre de piège avez-vous personnellement pensé ?

Scanned with OKEN Scanner

3. Racontez en quelques phrases comment les trois animaux se firent capturer.
4. Le sort des animaux vous attriste-t-il ? Pourquoi ?
5. « Plus que des animaux, le bœuf, le lièvre et le singe sont des êtres humains dans ce conte. » Approuvez-vous ce jugement ? Justifiez votre réponse.
6. Dans ce conte, quelles sont vos impressions sur le roi ?
7. Est-ce que le singe correspond à l'image que l'on se fait ordinairement de cet animal? Comment?

Scanned with OKEN Scanner

DRAME[1] EN MER

Sur le littoral, dans un village du nord de l'île, on raconte encore l'histoire d'Harold et de Pierre, fils de Mme Paul, femme de pêcheur, et eux-mêmes pêcheurs de profession. Ils étaient demi-frères, Pierre étant né d'un second mariage de sa mère.

A l'époque où se déroule notre histoire, le pays offrait peu de *loisirs*[2] à nos compatriotes. Ainsi, en ville, il n'y avait pas de salles de cinéma. Ceux qui aimaient le théâtre avaient à se satisfaire des rares tournées de troupes théâtrales étrangères dans l'île. En

somme, la vie des *citadins*[3] de ce temps comparée à la nôtre était bien monotone ! A la campagne, les gens étaient encore moins favorisés. Pourtant l'on aurait tort de croire qu'ils en étaient plus malheureux. En effet, à la différence des gens de la ville, eux savaient organiser leur vie pour ne pas s'ennuyer. Ils se réunissaient à la moindre occasion, tous se considérant comme faisant partie d'une seule grande famille.

Dans le village côtier où habitaient Harold et Pierre, les gens ne pouvaient pas se plaindre. Tout était prétexte à de grandes réjouissances. Ainsi Pâques, l'Assomption, Noël et le Nouvel An étaient-ils fêtés de façon grandiose. Souvent les dimanches, l'on organisait des régates et des épreuves de natation mettaient aux prises les hommes de la localité. Le *clou*[4] de ces épreuves était la course aller et retour entre la plage et les brisants. Cela constituait une distance respectable : quiconque connaissant l'endroit l'admettra ! A cette épreuve d'endurance ne prenaient part que les meilleurs concurrents, mais le vainqueur était presque toujours Harold.

Au matin de la *Saint-Sylvestre*[5], Harold prit sa barque qu'il *gréa*[6] comme d'habitude et le voilà parti en direction de Port-Louis, la capitale. Avec Harold se trouvait son frère Pierre. Le temps était beau. Pas un nuage dans le ciel. Le vent était favorable, de sorte que bientôt Harold et Pierre arrivèrent à destination. Ils amarrèrent

leur barque dans la rade, puis se dirigèrent vers le marché où ils achetèrent bien des choses. Ils eurent à faire le trajet entre le marché et la barque plusieurs fois, ayant eu à acheter non seulement ce dont eux-mêmes avaient besoin, mais aussi tout ce que les gens du village leur avaient demandé d'acheter, et qui consistait surtout en *victuailles*[7], en raison des fêtes du lendemain et des jours suivants. A l'époque, en effet, l'on fêtait le Nouvel An du premier au huitième jour de l'année. Vers deux heures de l'après-midi, les deux hommes avaient fini leurs emplettes et s'apprêtaient à rentrer, d'autant que la barque était presque remplie et qu'elle ne pouvait guère contenir davantage.

Le temps n'avait pas changé et bientôt la barque avait quitté la rade. Des mouettes volaient bas, certaines frôlant parfois l'eau. Une fois les deux frères aperçurent des dauphins sautant hors de l'eau et s'en allant au loin. C'étaient des scènes auxquelles les deux hommes étaient habitués, mais elles n'en remplirent pas moins leur cœur de joie. Ils voulurent même y voir d'heureux *présages*[8] des fêtes qu'ils allaient bientôt célébrer. Et Pierre et Harold de parler de la manière dont l'un et l'autre comptaient vivre les jours à venir. Parfois ils regardaient les voiles toutes gonflées de vent, tandis que le gros bambou qui servait de mât à la barque n'en finissait pas de craquer. Pierre et Harold se sentaient heureux.

Scanned with OKEN Scanner

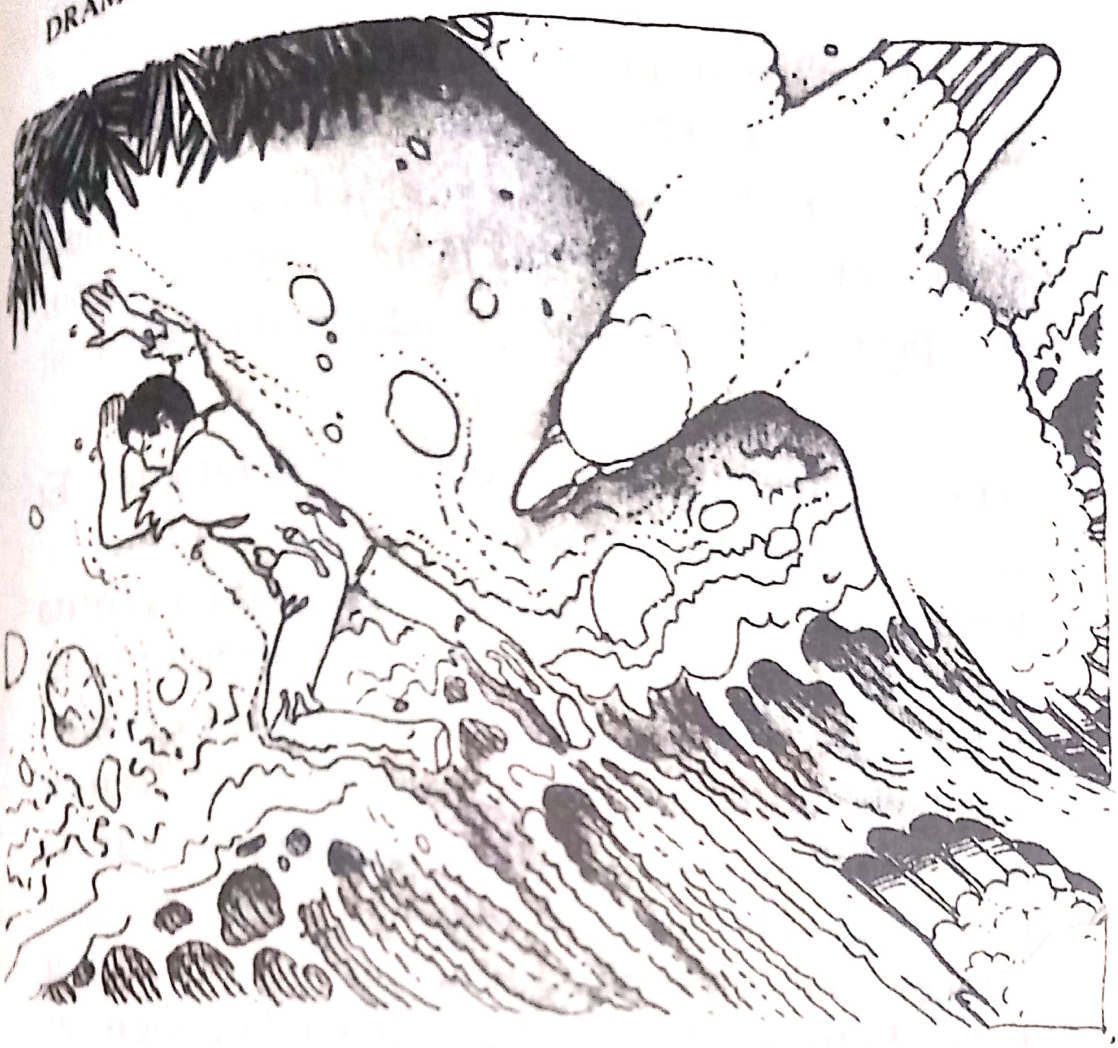
Bientôt, cependant, tout changea. Il commença à pleuvoir, le vent se mit à souffler très fort et la barque tangua dangereusement. De grosses vagues secouaient maintenant le frêle *esquif*[9], de sorte que les deux frères, malgré leur *savoir-faire*[10], avaient peur, l'un et l'autre toutefois n'en laissant rien paraître. Harold regardait son frère, se demandant ce que ferait ce dernier si jamais la barque chavirait : Pierre n'était pas bon nageur ! Harold trouva que son frère avait le visage tout blême ; il se disait que ce n'était pas seulement de froid !

La barque entre-temps se balançait comme un *fétu*[11] sur les vagues. Harold jugea qu'il leur fallait mettre toutes les chances de leur côté. Il demanda donc à Pierre de jeter par-dessus bord les marchandises qui étaient particulièrement lourdes. Pierre *s'exécuta*[12] tandis qu'Harold essayait tant bien que mal de tenir le gouvernail, en ramenant en même temps les voiles. Ils se débarrassèrent des sacs de riz, des sacs de sucre, des cartons de vin : il s'agissait pour eux de sauver leur peau... Mais le vent soufflait maintenant avec fureur et la barque était remplie d'eau. Chaque vague risquait de l'engloutir.

Harold hurla à Pierre de quitter la barque, ce que fit celui-ci qui avait une confiance absolue en son frère. Harold, pour sa part, se débarrassa de son veston dans une des poches duquel il y avait

pourtant une assez forte somme d'argent. Il enleva ses sandales aussi. Tout cela, il le fit en quelques secondes et le voilà lui aussi dans la mer démontée. A peine Harold eut-il quitté la barque que la mer, tel un monstre, la happa et la broya... Harold regarda autour de lui : à dix mètres, Pierre se débattait dans les *éléments*[13] déchaînés. Une vague et les voilà l'un à côté de l'autre. Les vagues les fouettaient et il faisait très froid. Les deux hommes claquaient des dents et avaient le corps tout engourdi. Bientôt, Pierre était à bout de souffle et gardait à grand'peine sa tête hors de l'eau. Harold prodiguait conseils et encouragements. Il passa un bras sous la nuque de son frère et nagea d'un seul bras. Quand Pierre avait récupéré, Harold le laissait nager seul. Cela dura longtemps, les minutes paraissant des éternités. Et le temps passait, les deux hommes luttant de toutes leurs forces.

Au bout de plus de deux heures, Harold n'en pouvait plus. Il se disait qu'à moins d'un miracle ils ne sortiraient vivants de leur combat contre cette mer cruelle. Il se mit alors à penser à ceux qu'il avait laissés là-bas dans son village, à ce qu'ils pouvaient bien faire à cette heure. Il se sentit alors très triste et très découragé. Il pensa à sa femme, à ses enfants, à sa vieille mère qu'il aimait tant. Ses épaules étaient tout endolories, de même que ses jambes. Bientôt, se disait-il, il allait avoir des crampes. Depuis peu, une fois de



plus, il avait laissé Pierre nager tout seul. Il pensa qu'il lui fallait aller à son secours. Il se retourna donc, mais une scène effroyable s'offrit à ses yeux : la mer était rouge de sang, il ne voyait plus Pierre. Les *barracudas*[14] — c'étaient sûrement eux ! — avaient accompli leur œuvre, et les requins avaient fait le reste. Les terribles nageoires dorsales des *squales*[15] tranchaient l'eau et le faisaient frissonner. Pierre n'avait donc pas pu continuer ; le miracle qu'Harold avait espéré n'avait pas eu lieu !

Harold se disait que tôt ou tard lui aussi servirait de repas aux terribles mâchoires, mais il était décidé à ne pas se laisser faire. Il fit appel à toute son expérience de nageur. Il nagea, nagea... Pour se reposer il fit la planche : maintenant qu'il était seul, il s'agissait de ne pas trop se fatiguer. Et cela dura longtemps...

Petit à petit la mer se calma et Harold en profita pour nager vers la côte, vers ces multiples lumières au loin. Bientôt il était dans une eau calme, étrangement calme après les heures affreuses qu'il venait de vivre. Peu de temps après, vidé de ses forces, Harold s'allongea sur la plage. Ses oreilles bourdonnaient et tout son corps brûlait à force d'être resté dans l'eau. Il voulait bien se rappeler ce qui s'était passé, mais ne se souvenait de rien. Il avait conscience d'avoir échappé à quelque chose d'atroce, mais à quoi au juste, il ne savait pas. Il avait la tête comme vide.

C'est dans cet état d'hébétude qu'Harold vit arriver des gens dans l'obscurité. C'étaient des parents et des amis du village qui, ne voyant pas rentrer Harold et Pierre, avaient décidé d'aller à leur recherche. Ils avaient été très inquiets à cause du mauvais temps. Ils comprirent ce qui s'était passé quand ils virent Harold seul sur la plage, ses vêtements en lambeaux. Ils ne lui posèrent pas de questions, et c'est silencieux qu'accompagnés d'Harold ils regagnèrent le village.

Scanned with OKEN Scanner

L'on ne s'amusa pas comme à l'accoutumée pour le Nouvel An dans ce village côtier du nord de l'île. Maintenant les années ont passé, bien des choses ont changé. A la Saint-Sylvestre, cependant, l'on se souvient de Pierre et d'Harold... L'on se souvient... Les vieux surtout... Et l'on raconte...

Notes :

1. *Drame :* événement ou suite d'événements tragiques, terribles.
2. *Loisirs :* occupations, distractions, pendant le temps de liberté.
3. *Citadin :* habitant d'une ville.
4. *Le clou d'une fête, d'un spectacle, d'un festin :* la partie la mieux réussie, la plus brillante.
5. *La Saint-Sylvestre :* le 31 décembre.
6. *Gréer :* équiper de voiles, cordages et accessoires.
7. *Victuailles :* provisions de bouche, nourriture.
8. *Présage :* signe par lequel on croit pouvoir connaître l'avenir.
9. *Esquif :* petite embarcation légère.
10. *Savoir-faire :* habileté acquise par l'expérience dans l'exercice d'une profession.
11. *Fétu :* brin (de paille).
12. *S'exécuter :* se résoudre à agir, passer à l'action..
13. *Les éléments :* l'ensemble des forces naturelles.
14. *Barracuda :* un poisson aux dents tranchantes.
15. *Squale :* requin.

Scanned with OKEN Scanner

Répondons aux questions :

1. Prenant en considération l'époque où se situe l'histoire, auriez-vous préféré vivre à la ville ou à la campagne ? Pourquoi ?
2. Trouvez-vous normal que les deux frères aient utilisé leur barque pour aller faire leurs achats ? Pourquoi ? Quels autres moyens pouvaient-ils avoir à leur disposition et pourquoi, à votre avis, n'y ont-ils pas eu recours ?
3. Décrivez le caractère d'Harold.
4. Avez-vous connu des personnes qui, comme Pierre ou Harold ont soit péri en mer soit réussi à s'en tirer ? Racontez.
5. Tenez-vous Harold pour responsable de la mort de son frère ?
6. Quel miracle Harold espérait-il ?
7. Essayez de vous imaginer la vie dans le village côtier le lendemain du drame et les jours suivants et décrivez.
8. Imaginez Harold se rappelant peu à peu ce qui s'est passé et donnez, comme si vous étiez Harold, l'essentiel du drame qu'il a vécu.

N° d'éditeur CL 29136 I (D.c.VII)
Dépôt légal : 1er trimestre 1981
Imprimé en France par Pollina, 85400 Luçon - N° 3584

Scanned with OKEN Scanner

Collection "CONTES DU MONDE ENTIER"

Cette collection s'adresse plus particulièrement aux élèves des différents niveaux de l'école primaire et des classes de 6e-5e des collèges.

Les contes sont rédigés dans une langue simple. Ils sont suivis de questions permettant une meilleure compréhension du texte et une pratique de la langue.

Le nombre d'étoiles placé en couverture indique : il s'agit d'un premier ou d'un deuxième niveau.

ISBN 2 - 19 - 031745 - 3

Scanned with OKEN Scanner